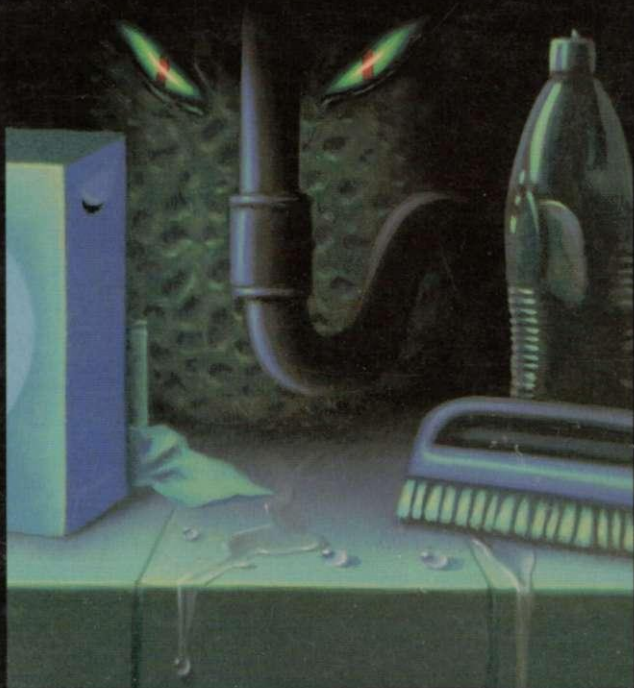


R. L. STINE

Chair de poule®

**TERREUR
SOUS L'ÉVIER**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.®

**TERREUR
SOUS L'ÉVIER**

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NATHALIE VLATAL

Quatrième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Avant d'ouvrir le placard de l'évier dans la nouvelle cuisine, notre famille était normale... et heureuse ! Je peux même dire que nous avons de la chance. Mais cette chance disparut brusquement lorsque mon frère et moi sortîmes une étrange créature de sa cachette obscure.

Cette histoire triste et effrayante commença un mercredi d'hiver, le jour du déménagement.

- On y est, les enfants ! annonça papa en klaxonnant.

Nous venions de nous arrêter devant notre nouvelle demeure.

- Alors, Cat, prête pour le grand chambardement ? me demanda-t-il affectueusement.

En fait, je m'appelle Catherine Merton. Mais il n'y a que mes professeurs qui utilisent mon vrai prénom. Pour les autres, je suis Cat.

- Toujours prête, papa, répondis-je, toute fière.

Nous sortîmes de la voiture et Killer, notre cocker,

nous suivit dans l'allée en aboyant joyeusement. C'est Daniel, mon idiot de petit frère, qui l'avait appelé comme ça. Killer veut dire « tueur » en anglais. Vous parlez d'un tueur ! Il a peur de tout. La seule chose qu'il assassine, c'est sa balle en caoutchouc.

En tout cas, c'était le grand jour. J'allais enfin découvrir ce qu'il y avait à l'intérieur de cette bâtisse. Pour ce qui est de l'extérieur, on le connaissait bien. Daniel et moi étions passés des dizaines de fois devant. En effet, la maison est située rue de l'Église, à deux cents mètres de l'endroit où nous habitions avant. Nous étions tous très impatients.

Pourtant je n'arrivais pas à m'imaginer que nous allions vivre ici ! J'avais toujours pensé que notre ancienne habitation était assez vaste. Mais celle-là ! Elle était tellement immense sur sa petite colline qu'elle m'intimidait.

Ce n'était pas une maison, c'était un château ! Enfin presque. Parce qu'elle était énorme, mais pas très charmante. Maman l'appelle « ma confortable vieille chaussure ». C'est tout dire.

La façade était recouverte d'un centimètre de poussière. Les volets jaunes pendaient lamentablement. Ils encadraient une douzaine de fenêtres. Le perron n'en finissait pas. Le jardin de devant pouvait contenir un terrain de football. La pelouse n'avait pas été tondue depuis longtemps. Ça en faisait du travail en perspective !

Pourtant, maman affirma calmement :

- Avec un bon aspirateur, une ou deux couches de peinture et quelques coups de marteau, ce sera parfait.

Elle me montra du doigt le second étage :

- Tu vois ce balcon ? C'est notre chambre. La pièce d'à côté, c'est celle de Daniel.

Puis elle pressa légèrement ma main et dit, joyeuse :

- Et le petit balcon, là, c'est la tienne, Cat !

Je n'en revenais pas. Un balcon rien que pour moi !

Je l'embrassai et chuchotai :

- C'est génial. Je m'y vois déjà !

Daniel a onze ans, mais il se conduit comme s'il n'en avait que trois.

Il se mit à pleurnicher :

- Pourquoi elle a un balcon et pas moi ? C'est pas juste !

- Daniel, grognai-je. Ce n'est pas pour rien que j'ai deux ans de plus que toi !

En fait, j'allais avoir treize ans samedi.

- Ça suffit, Daniel, ordonna maman. Tu n'as pas de balcon, mais tu as... des lits jumeaux. Ton ami Carlo pourra venir dormir ici quand tu voudras.

- Super ! s'écria Daniel.

Carlo est son grand copain. Ils ne se quittent pas et passent leur temps à me faire des blagues.

Daniel est du genre costaud. Il est sympa, enfin, souvent. Mais il veut toujours avoir raison ! Maman le surnomme Monsieur-je-sais-tout ! Ses cheveux châtain clair et raides lui tombent tout le temps dans les yeux. Papa l'appelle la tornade humaine, parce que, quand il arrive quelque part, il se transforme en tourbillon.

Moi, je suis grande et mince avec plein de taches de rousseur. Mes cheveux sont carrément rouges. Je suis plutôt calme et tranquille - du moins à ma manière !

Ce jour-là, Daniel était tellement excité qu'il faisait vraiment penser à une tornade. Il tournait en rond sur la pelouse.

- C'est immense, hurla-t-il, s'écroulant dans l'herbe. C'est gigantesque, c'est une... une supermaison ! Un superjardin. Et moi... je suis un super Daniel !

- Un supercrétin, oui, plaisantai-je en l'attrapant par les cheveux.

À ce moment papa remonta le chemin. Il portait une caisse pleine d'ustensiles de cuisine. Il était suivi par deux déménageurs. Ils peinaient avec notre grand divan bleu.

- Les enfants, arrêtez de faire les idiots. Venez nous aider. Daniel, va promener Killer et donne-lui à boire et à manger. Et toi, Cat, euh... surveille Daniel. Et puis, nettoie la cuisine. Ta mère veut ranger la vaisselle tout de suite.

- D'accord ! lançai-je, heureuse.

Daniel haussa les épaules en guise de réponse et finit par grommeler :

- J'y vais, j'y vais.

Il fit le tour de la maison pour récupérer Killer qui gambadait sur la route. Dès qu'il eut disparu de l'autre côté, j'entrai dans la cuisine.

Des placards, il y en avait sur tous les murs. Partout !

Je soupirai et saisis le carton marqué « Nettoyage ». J'en sortis un torchon et une bouteille de produit d'entretien. Je me mis au travail. Une giclée, un coup de torchon, une giclée, un coup de torchon... Il y en avait pour des heures, tellement c'était sale.

Une fois le premier placard terminé, je me reculai pour admirer mon œuvre. Puis je me mis à genoux pour attaquer celui qui était sous l'évier.

C'est alors que j'entendis un grincement. Il ressemblait à celui d'une vieille marche en bois sur laquelle on pèse de tout son poids. Je m'arrêtai net.

Mon cœur commença à battre plus fort. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? J'ouvris lentement, puis un peu plus... Je scrutai l'obscurité.

Il y eut encore le même bruit.

Le sang martelait mes tempes. J'avais chaud et froid en même temps.

Encore quelques centimètres...

Soudain, quelque chose m'attrapa la main.

C'était une horrible pince de homard. Elle était géante, noire et poilue... Elle ne me lâchait pas...

Je n'avais qu'une solution : hurler !

- Tu es malade ! Tu m'as fait mourir de peur ! criai-je en donnant un grand coup de poing sur l'épaule de mon frère.

Daniel rit à gorge déployée. Il enleva son déguisement de rat et l'horrible patte qu'il avait enfilée sur son bras.

- Tu aurais dû voir ta tête. Tu sais quoi ? Je vais t'appeler Cat-la-trouillarde !

- Très drôle, vraiment très drôle, grognai-je en roulant des yeux furibonds. Au fait, papa t'a dit de surveiller Killer. Où est-il ?

- Ne t'en fais pas. Il n'est pas perdu.

- Ça veut dire quoi ? m'énervai-je.

- Je l'ai mis dans la cave, avoua-t-il, fier de lui. Et puis, pendant que tu étais sur le perron, je suis entré par la porte latérale et je me suis caché sous l'évier.

- Tu n'es qu'un sale rat...

À ce moment, je fus interrompue par de petits pas claquant sur le linoléum. Je sursautai :

- Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

Épouvanté, Daniel ouvrit tout grand la bouche :

— Cat, c'est un vrai rat. Dé... dé... dépêche-toi !

Sans prendre le temps de penser, je me réfugiai sur un tabouret... Je fermai les yeux... La bête arrivait !

Daniel éclata d'un rire aigu, agaçant, que je connais trop bien. Un rire de victoire.

- C'est Killer. Je t'ai eue deux fois, tra la la lère... Je plongeai sur mon petit frère et commençai à le chatouiller :

- Cette fois tu vas rigoler... à en mourir. Pour de bon !

- Arrête ! Au secours ! Non, Cat, s'il te plaît. Je n'en peux plus... arrête !

- Tu as fini ?

- Oui, hoqueta-t-il.

- D'accord. Tu peux te relever.

- Merci.

Soudain, l'expression de son visage changea :

- Qu'est-ce que Killer fabrique dans ce coin ?

- Pas question, tu ne m'auras plus avec tes tours imbéciles !

Mais en me retournant, je constatai que le chien semblait très intéressé par ce qu'il y avait dans le placard de l'évier.

Il en sortit un objet. Et, immédiatement, il montra les crocs.

« Gr... gr... »

« Ça, c'est étrange, pensai-je. Il ne fait jamais ça d'habitude. »

- Qu'as-tu trouvé là, mon toutou ? murmurai-je m'approchant de lui.

Killer ne réagit même pas.

Il reniflait, reniflait... et grognait de plus belle.

Je me penchai. De quoi s'agissait-il ?

- C'est quoi, Cat ? intervint Daniel, peu rassuré.

- Une sorte de vieille éponge.

Elle semblait ordinaire. Ronde, marron, elle était à peine plus grosse qu'un œuf.

Mais elle rendait Killer très nerveux. Il lui tournait autour, aboyant et grondant de plus en plus fort.

Je la pris pour l'observer plus attentivement. Et mon chien, si doux d'habitude, essaya... de me mordre !

Ça alors !

- Vilain Killer !

Il se réfugia dans un coin et posa tristement sa tête sur ses pattes.

J'examinai la chose de près...

- Oh là là !

Et brusquement je compris le comportement étrange de Killer.

- Daniel, vite ! Viens voir.

Je n'en croyais pas mes yeux !

- Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Daniel.

Je fixais la trouvaille bizarre de Killer.

- Ouj'ai la berlue, ou c'est un vrai mystère, murmurai-je, interloquée.

- C'est quoi ? frémit mon frère.

Je regardai encore un moment :

- Oh ! non, je n'ai pas la berlue. Mes yeux ne m'ont pas trompée !

La chose... bougeait dans ma main. Doucement, gentiment, elle se gonflait et se dégonflait en un rythme paresseux. Oui, elle semblait... respirer !

Les éponges ne respirent pas, non ? Eh bien celle-là, elle respirait ! Je pouvais même entendre son souffle léger : « Oh ! ouf ! oh ! ouf ! »

- Daniel, ce n'est pas une vraie éponge. Je crois que c'est un être vivant ! balbutiai-je.

Dégoûtée, je l'envoyai par terre. Je dois reconnaître que j'avais vraiment peur.

Mon frère mit ses deux poings sur les hanches :

- C'est une blague idiote. Je n'en crois pas un mot.
- Enfin, Daniel, puisque je te dis...

- Tu ne m'auras pas. C'est une éponge, c'est tout.
Elle est là depuis des siècles !

- Bon, d'accord, ne me crois pas. Mais je te préviens, si cette histoire fait sensation, je dirai que tu n'es pas mon frère ! Comme ça tu n'en profiteras pas !

Il allait réagir lorsque maman arriva. Elle portait un monceau de vêtements.

- Maman, regarde l'éponge sur le carrelage. Elle est vivante !

— C'est très bien, Cat, murmura-t-elle comme si je délirais. Il y a encore plein de choses à ranger. Mais où ai-je bien pu mettre la boîte avec l'argenterie ? Elle se comportait exactement comme si elle ne m'avait pas entendue.

- Maman, écoute. L'éponge, sous l'évier... Elle respire, je t'assure...

Elle ne fit pas plus attention que la première fois à ce que je disais. Elle se dirigea vers la porte vitrée et sortit dans l'arrière-cour.

Daniel, maman... Tout le monde s'en moquait !

Tout le monde, sauf Killer. Parce que lui, il était drôlement intéressé !

Trop, même.

Il s'était avancé. Il lui donna des coups de museau. Puis il la regarda longuement en grognant.

Pourquoi râlait-il ainsi de nouveau ?

Il la toucha du bout de sa truffe. Ensuite, avec sa

patte, il la repoussa à droite et à gauche, comme s'il jouait avec une balle. De temps à autre, il me jetait un coup d'œil et prenait une expression intriguée.

« Gr... gr... »

Soudain, il écarta ses mâchoires et la mordit à pleines dents.

- Eh ! ce n'est pas ton déjeuner, tonnai-je. Ça suffit ! Je l'attrapai par son collier. Il lâcha sa prise. Si c'était la découverte du siècle, il était en train de la réduire en bouillie.

- Tu vois, Daniel, Killer sait qu'elle est vivante, lui. Je te jure que ce n'est pas une blague. Viens plus près, tu verras bien qu'elle respire !

Daniel sourit en coin. Visiblement, il n'en croyait pas un mot. Mais je le connais : il brûlait d'envie de savoir. Il s'approcha :

- Euh, tu as peut-être raison, concéda-t-il. En fait, tu as vraiment raison. Elle est vivante... mais elle est à moi.

En disant cela, il l'attrapa et se réfugia sous l'évier. — Pas question, protestai-je le tirant par le col de sa chemise.

- Je l'ai vue en premier, elle m'appartient !

Il secoua la tête, et replongea dans le placard.

- Les trésors sont à ceux qui les trouvent ! siffla-t-il. Je voulus le rattraper. Malheureusement, avant que je n'aie pu le toucher, il poussa un cri de douleur. À fendre l'âme !

- Aaaïeee !

On devait entendre son hurlement à cent mètres à la ronde !

Maman franchit la porte vitrée comme une fusée :

- Qui a hurlé comme ça ? Que se passe-t-il ?

Daniel sortit à reculons de sa cachette. Il se massait le crâne en louchant :

- Je me suis cogné la tête contre le siphon. Cat m'a poussé !

- Moi ? m'indignai-je. Jamais de la vie. Je ne l'ai même pas touché.

Maman s'agenouilla, prit Daniel dans ses bras. Elle caressa ses cheveux et murmura :

- Mon pauvre petit garçon.

Daniel me tira la langue tout en se frottant la tempe.

- Ça fait très mal, je vais avoir une énorme bosse ! se lamenta le faux-jeton.

Il me jeta un coup d'œil glacé :

- Tu l'as fait exprès, Cat. De toute façon, ça n'a rien

à voir avec ton éponge ! Et puis, comme elle était là avant, elle est à nous tous. Na !

- Non , grondai-je. Pourquoi veux-tu toujours prendre ce qui est à moi ?

- Assez , maintenant, trancha maman, impatientée. Je n'arrive pas à comprendre que vous vous disputiez pour cette mocheté ridicule.

Et elle se retourna vers moi :

- Tu dois t'occuper de ton petit frère, oui ou non ? Et toi, Daniel, ne prends pas tout le temps les affaires des autres ! Je ne veux plus un mot sur cette histoire. Sinon, vous entendrez parler de moi ! rugit-elle en quittant la pièce.

Daniel sortit en se dandinant, suivi par Killer. Il était fier de lui.

Une fois seule dans la cuisine, je récupérai l'étrange chose.

- Tout le monde se dispute à cause de toi. Je trouve que tu nous crées beaucoup d'ennuis.

Je me sentis un peu ridicule de parler à une petite boule ronde et plissée.

Mais elle ne donnait pas l'impression d'être une vraie éponge. Pas du tout même !

Elle était chaude, chaude et humide...

- Serais-tu vivante ? bredouillai-je.

Je refermai ma main doucement sur elle et ma surprise fut totale. Elle bougeait...

Bouger n'est pas le mot exact. Elle était agitée par une sorte de pulsations... Ça ressemblait à celles du cœur artificiel en plastique de sciences naturelles.

Un... deux, un... deux !

C'était comme si je sentais le sien battre !

Je l'examinai de plus près avec une intense curiosité.

Je caressai les rides du bout des doigts et je parvins à les faire rentrer.

- Oh ! m'écriai-je, stupéfaite.

Elle me scrutait avec deux petits yeux noirs !

J'eus envie de vomir.

— Les éponges n'ont pas d'yeux, non ? Qui es-tu ?

Il me fallait une réponse, tout de suite. Mais qui m'en donnerait une ? À qui pouvais-je en parler, là, tout de suite ?

Sûrement pas à maman. Elle était assez fâchée comme ça.

À mon père ? Oui, je serais fixée. Je traversai le salon et la salle à manger.

- Papa, papa, où es-tu ?

Je le découvris debout sur une échelle, dans l'entrée.

Il avait un marteau dans une main, un rouleau de ruban adhésif dans l'autre, et des clous plein la bouche...

- Oumf, oumf ! fut sa réponse.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Oumf..., continua-t-il en crachant ses clous. Écoute, je n'ai pas le temps. Je répare le plafonnier, les fils sont à nu. Passe-moi la pince, là, par terre. Si je n'y arrive pas, je serai obligé d'appeler un électricien.

Il faut dire que papa est un excellent jardinier. Il sait très bien faire pousser les fleurs et s'occuper des pelouses. Seulement, pour ce qui est du bricolage, il

est nul. Tout tourne généralement au désastre. Un jour il a essayé de réparer le ventilateur. Résultat : les compteurs du quartier ont sauté !

Je me dressai sur la pointe des pieds et lui donnai l'outil. J'en profitai pour lui montrer l'éponge :

- Voilà, papa... Regarde un peu ! Je l'ai trouvée sous l'évier, mais ce n'est pas une éponge normale. Elle est tiède, elle a deux yeux et elle respire comme si elle était vivante. Je ne comprend pas ce que ça peut être.

- Fais voir, dit-il.

Je la lui tendis le plus haut possible. De son côté, il se pencha pour l'atteindre.

Et... catastrophe ! L'échelle vacilla.

Elle commença à se balancer. Papa eut une étrange expression. Ses yeux s'ouvrirent tout grands. Il resta bouche bée. Pour ne pas tomber, il se raccrocha au lustre.

-Noooooon..., fit-il.

Le lustre s'écrasa sur sa tête.

Mon père s'envola. Il fit un vol plané et atterrit lourdement sur le parquet.

Et il resta allongé par terre, sans bouger !

- Maman, hurlai-je. Mamaaaan !



Ma mère, Daniel et moi étions accroupis autour de ce pauvre papa. Il était étendu, les paupières à moitié fermées. Il cligna des yeux au bout d'un moment :

- Que... que s'est-il passé ?

Il arriva à se relever sur les coudes, tremblant encore un peu :

- Ça va maintenant, les enfants. Ça va mieux.

Il voulut se mettre debout, mais il retomba sur le plancher en gémissant :

- M a cheville... Elle est sans doute cassée.

Il avait l'air de souffrir beaucoup.

Nous le portâmes jusqu'au divan bleu du salon. Maman parla doucement :

- Daniel, va chercher de la glace et une serviette. Cat, prépare une boisson fraîche. Chéri, que s'est-il passé ?

Quand je revins de la cuisine, mes parents me dévisageaient bizarrement.

- Cat, commença maman sur un ton courroucé.

Pourrais-tu nous dire pourquoi tu as poussé ton père ?

Et papa ajouta, tout en massant son pied :

- Pourquoi diable as-tu poussé l'échelle ?

- Quoi ? Mais... mais, bégayai-je. Je n'ai rien poussé du tout...

- On en parlera plus tard, m'interrompt froidement maman. Pour l'instant, il faut que je m'occupe de votre père !

Et elle appliqua une compresse de glace sur le pied enflé de papa.

J'étais aussi rouge qu'une pivoine.

« Mais enfin, que se passe-t-il dans cette maison ? Daniel pense que je l'ai poussé. Papa aussi. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Honteuse, je filai dans ma chambre. Je tenais toujours la bête ! Et maintenant, au lieu de respirer calmement, elle palpitait, comme un cœur qui s'emballe : « Badaboum, badaboum... »

Elle vibrait à toute allure. On aurait dit un mixer qui tourne à pleine vitesse. Vrombissant d'excitation, elle émettait d'étranges gloussements: « Woaf... woaf ! »

Je m'assis sur mon lit, passablement choquée.

L'éponge s'agitait dans ma paume. Elle semblait... heureuse ! Oui.

Je fus envahie d'une peur incontrôlable. Soudain, je compris. Cette chose effrayante nous portait malheur ! Il fallait que je m'en débarrasse au plus vite. Que je l'abandonne loin. Loin de ma famille !

Je descendis et m'élançai dehors. Près du garage, je dénichai une grande boîte à ordures en métal. Je soulevai le couvercle, enfonçai le monstre dedans. Puis je refermai le tout soigneusement.

J'étais plus que soulagée.

Si j'avais su...

Le lendemain, jeudi, j'étais assise derrière mon bureau. Je dressais la liste des invités pour mon anniversaire qui avait lieu samedi. Je devais la donner à maman pour qu'elle puisse tout préparer. Daniel et Carlo bavardaient tout en grimpant bruyamment les escaliers.

- Regarde, disait Daniel. Ça ressemble à une vieille éponge, mais... vivante ! Ça doit être une créature préhistorique, comme un dinosaure. Tu vois ?

Je me levai d'un bond et me précipitai dans le couloir, furieuse :

- Qu'est-ce que tu fabriques avec ça ? Je l'avais jetée !

— Je l'ai trouvée dans la poubelle, dans le garage, expliqua Daniel, surpris par ma réaction brutale. C'est trop chouette, non ? N'est-ce pas, Carlo ?

Son copain haussa les épaules :

- Ça ressemble à une vieille cochonnerie, et alors ?

- Tu n'y es pas du tout, poursuivit Daniel. Ce truc-là, c'est plus que ça !

Nous entrâmes dans ma chambre. Je sortis un gros livre de ma bibliothèque :

- Laissez-moi vérifier dans cette encyclopédie !

Voyons ce qu'elle dit sur les éponges. Tu aurais dû la laisser dans les ordures, vraiment !

-Alors, qu'est-ce que ça raconte ? s'énerva Daniel. Il sautait sur mon matelas en tenant la chose dans la main.

-Primo, elles n'ont pas d'yeux, annonçai-je. Deuxio, elles ne peuvent vivre que dans l'eau. Si on les en sort pendant plus d'une demi-heure, elles meurent !

-Tu vois, Carlo, ce n'est pas une éponge, triompha Daniel. J'ai raison. Elle survit hors de l'eau depuis que nous l'avons trouvée. Et elle a deux yeux !

— Je ne sais pas où tu en vois, rétorqua Carlo. Et, franchement, elle n'a pas l'air vivante. Pas du tout même.

Daniel la lui tendit :

-Tiens-la, tu verras...

Carlo la prit. Il avait l'air dégoûté. Soudain, il ouvrit grand les paupières :

- Mais... mais... elle est chaude. Et... elle se tortille, comme un ver ! Elle vit !

Il se tourna vers moi, tout tremblant :

- Dis, si ce n'est pas une éponge, alors c'est... quoi ?

- Je n'en sais rien, avouai-je, impuissante.

- C'est peut-être une espèce d'éponge qui peut vivre sur la terre ? suggéra Daniel.

- Ou alors un croisement entre une éponge et un autre animal ? renchérit Carlo. Cat, je peux l'emporter à la maison ? Juste une minute, pour l'étudier. Je te la rends tout de suite.

Je hochai la tête :

- Pas question ! Je la garde jusqu'à ce que je sache exactement ce que c'est.

Mais il fallait que je trouve dans quoi la mettre. Je dénichai une boîte marquée « délices ». Elle sentait vaguement la salade de pommes de terre que j'emportais souvent au collège. J'y perçai quelques trous avec une paire de ciseaux.

- Mets-la dedans, Carlo.

- D'accord, dit-il, pensif. Qu'est-ce qu'elle peut bien manger ?

- Je n'en sais rien, admis-je. Elle a l'air de pouvoir très bien se passer de nourriture !

Carlo plaça la créature dans sa prison. Mais tandis qu'il faisait ce geste, une sorte de terreur se peignit sur sa figure. Son bras se mit à trembler.

Puis il poussa un cri horrible :

- Aaaahhhh ! ! ! Elle m'a mordu !



Je hurlai à mon tour.

La bouche tordue par la douleur, Carlo ressortit sa main et l'agita sous mon nez.

Il n'avait rien du tout ! J'étais furieuse :

- Oh ! Carlo, tu m'as fait peur. Ce n'est pas drôle. Pas du tout. C'est même complètement idiot.

Il riait de bon cœur.

Les deux garçons n'en pouvaient plus.

- Ça, c'est une bonne blague, se réjouit Daniel serrant la main de Carlo. Bravo !

Je leur jetai un regard méprisant :

- Sales gamins ! Vous savez bien que c'est grave. On ne sait pas de quelle espèce il s'agit !

- On ne sait pas non plus de quelle espèce tu es, toi ! se moqua Daniel.

- Si je suis une créature, toi, tu n'es que son petit frère !

- J'ai une idée, s'écria Carlo faisant un clin d'œil à Daniel. Si on lui mettait une laisse et qu'on allait la

promener ? Peut-être qu'un peu d'exercice lui donnerait de l'appétit !

Il rigolait tellement qu'il hoquetait.

- Oui, mais elle n'a pas de jambes ! claironna Daniel.

- On peut toujours la faire rouler le long de la rue de l'Église, suggéra Carlo.

Et ils pouffèrent ensemble.

- Ça suffit, tonnai-je. Fichez-moi la paix avec cette éponge ! Allez-vous-en !

J'avais besoin de reprendre mes esprits. Qu'allais-je faire de cette boule mystérieuse ?

Carlo et Daniel se dirigèrent vers la porte. Mais, avant qu'ils aient franchi le seuil, une exclamation me fit sursauter.

C'était Carlo. Il boitait en se plaignant.

- Arrête, maintenant. J'en ai marre de me faire mener en bateau...

Le pauvre se tordait de douleur. Tout pâle, il se laissa tomber sur le lit et enleva son espadrille. Le sang suintait à travers sa socquette blanche.

- C'est une pointe. J'ai marché sur une pointe !

Effectivement, un clou avait traversé l'épaisse semelle. Il s'était enfoncé dans son pied.

D'où sortait-il ? C'était un vrai mystère.

- Ça saigne beaucoup, pleurnichait Carlo...

Je regardai autour de moi. Avec quoi pouvais-je faire un bandage ? Soudain, mes yeux tombèrent sur le monstre.

Oh ! Il tressaillait... de joie. Il respirait si bruyam-

ment qu'on pouvait l'entendre à l'autre bout de la pièce.

Tandis que je soignais le pied de Carlo avec un vieux T-shirt, des questions se bouscullaient dans ma tête. Pourquoi tant d'incidents étranges se produisait-il dans notre nouvelle maison ? Était-ce surnaturel ? Et cette créature soudain si excitée ?

Il fallait que je trouve une explication, même si elle était effrayante.

On n'aurait jamais dû ouvrir le placard de l'évier. Jamais dû regarder sous le siphon. Jamais dû trouver cette horreur...

Car, maintenant, il était trop tard...

Trop tard pour nous tous !

Le vendredi matin, j'entrai dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner.

- Tout est arrangé, Cat, annonça maman en souriant.

- Qu'est-ce qui est arrangé ? m'étonnai-je, encore endormie.

- Tu sais bien, ton anniversaire, demain. Comment peux-tu l'oublier ? fit-elle en m'embrassant gentiment. Tu en rêves depuis des semaines.

Je soupirai de plaisir rien que d'y penser. Je ne pouvais plus attendre maintenant que maman me l'avait rappelé. J'avalai rapidement mon jus d'orange et mes céréales.

Les anniversaires sont de grandes fêtes chez nous. Il y a toujours un énorme gâteau. Maman envoie aux invités des cartons qu'elle dessine à la main. Et elle prépare plein de décorations qu'elle fabrique elle-même. Cette année, je l'avais aidée à rédiger les invitations. J'avais utilisé du beau papier pourpre et un crayon rose.

D'habitude, j'organise des soirées à thème. Pour mes douze ans, j'avais choisi : « Faites votre pizza. » Ça avait été superbe. Les copains en parlaient encore. Cette fois, je m'étais dit que j'étais trop âgée pour ça. Donc, papa et maman avaient décidé de m'emmener toute la journée au parc des Merveilles, avec cinq de mes meilleures amies. Un endroit génial avec des piscines qui font des vagues, des toboggans, et des montagnes russes à vous donner des frissons. L'été dernier, Carlo avait même rendu tout son déjeuner, tellement ça bougeait dans tous les sens.

Vraiment formidable !

- Ce sera mon plus bel anniversaire ! m'exclamai-je. Mais, désolée, Daniel. Tu n'es pas invité. C'est seulement pour les plus de treize ans !

- C'est pas du jeu ! Pourquoi je ne peux pas venir, grinça-t-il en frappant avec sa cuiller dans son bol, éclaboussant de lait toute la nappe. Je vous promets de ne parler à aucune des amies de Cat. S'il vous plaît, laissez-moi venir avec vous !

Je commençais à me sentir coupable. J'étais sur le point de changer d'avis. Mais Daniel prononça une phrase qui lui fit perdre toutes ses chances.

Il croisa les bras sur la poitrine et déclara, bougon :

- Cat garde tout pour elle. Elle ne veut même pas me prêter l'éponge !

- Mais qui pourrait vouloir d'une chose pareille ? s'insurgea maman, toute surprise.

- Moi ! gémit Daniel.

- Je l'ai trouvée, rétorquai-je. Donc elle est à moi.

D'ailleurs, je l'emporte au collège.

- Pour quoi faire ? demanda maman

- Je vais la montrer à Mme Dupond. Elle pourra sans doute me dire ce que c'est !

Je filai la chercher dans ma chambre. De retour dans la cuisine, je plaçai la boîte sur le carrelage.

À ce moment j'entendis : « Sniff, sniff. »

Je baissai les yeux. Killer agitait son museau et reniflait autour de la créature.

— À quoi joues-tu, mon gros chien ?

Il se mit à grogner, à gratter le sol.

Et voilà, ça recommençait. Killer tournait autour de l'éponge, les oreilles basses. Puis il aboya.

- Sors de là, Killer, lui ordonnai-je.

Mais il était trop perturbé pour m'entendre.

— Aidez-moi à le mettre dehors. Je pense qu'il veut la manger pour son petit déjeuner.

Maman le saisit par son collier et l'écarta de la chose. Il n'arrêtait pas de gronder. Elle ouvrit la porte et le poussa gentiment dans la cour :

- Va te promener. Ce chien a un comportement étrange. Pourquoi est-il si furieux ? Bizarre ! Presse-toi, Cat, ou tu vas être en retard. Et là, c'est moi qui aboierai !

En un clin d'œil je pris mon sac et la boîte contenant l'éponge. J'embrassai ma mère et suivis Daniel dehors.

- Regarde un peu, crânait-il.

Il fila de l'autre côté de la rue et se plaça sous le panier de basket des voisins. Puis il fit semblant de

dribbler, de faire des passes et se mit à courir en rond comme un fou.

- Cat, je parie que tu ne peux pas sauter si haut !

- Dépêche-toi, trépignai-je.

Daniel revint vers moi en trotinant. Soudain, ses yeux s'arrondirent.

- Cat, attention !

Craaaaak !

C'était un bruit épouvantable. Un craquement prolongé, comme si mille bouts de bois se cassaient en même temps.

Une énorme branche se détachait d'un arbre. Elle allait m'écraser !

Terrorisée, je ne pouvais ni bouger, ni crier... J'allais être réduite en bouillie !



- Ooooooh !

Un râle de terreur sortit de ma gorge. Je sentis que quelqu'un me poussait brutalement par-derrière, avec une telle force que je roulai sur le sol.

Choquée, je restai allongée par terre. L'énorme branche s'écroula et tomba dans un choc insupportable à deux mètres de moi !

En me redressant, je laissai échapper la boîte. La créature roula dans le caniveau.

- Je t'ai sauvé la vie, criait Daniel. Tu me dois une fière chandelle !

Je l'entendais à peine. J'avais les yeux rivés sur l'éponge. Elle respirait plus fort que jamais : « Oh ! ouf ! oh ! ouf ! »

Elle était excitée comme une puce. Son cœur battait à se rompre. Oui ! Elle sautillait... de satisfaction.

Quel mystère ! Que cette branche ait failli me tuer semblait la rendre hystérique. Cet accident lui faisait plaisir. Elle était... heureuse !

Mme Dupond est mon professeur de français. C'est ce qu'on peut appeler un cerveau. Elle connaît presque tout sur tout.

Elle est très gentille. Elle nous emmène faire des voyages et de grandes excursions. À la fête d'Halloween, elle nous avait fait visiter un vieux théâtre hanté, dans lequel, paraît-il, les acteurs défunts réapparaissent comme des fantômes. Mais elle est aussi très sévère. Si l'un d'entre nous fait des bêtises ou bavarde, elle lui donne des devoirs supplémentaires. Ah, oui ! Elle a un terrible défaut : elle n'a aucun sens de l'humour et ne sourit presque jamais. Enfin, elle est quand même très sympa.

Après le cours, je me précipitai vers elle :

- Regardez, j'ai quelque chose à vous montrer !

J'étais si pressée que j'en balbutiais.

- Je l'ai trouvée sous l'évier, dans notre nouvelle maison. Depuis, nous n'avons que des ennuis. Quand Daniel a voulu la prendre dans sa main, il s'est cogné la tête. Et mon père pense que je l'ai poussé. Et... et...

- Calme-toi, dit-elle, exaspérée, m'examinant à travers ses lunettes épaisses. Répète posément ton histoire depuis le début.

Je pris ma respiration et racontai tout. Du déménagement jusqu'à la branche de ce matin.

- Et tu prétends qu'elle palpite et respire, s'étonna-t-elle en me fixant.

- Oui, c'est ça !

- Fais-moi voir, s'il te plaît.

Je lui tendis la boîte. Elle hésita un peu et sortit la créature.

- Ah ! Ça alors, fis-je, toute déçue.

La chose était sèche et toute ridée. Elle ne palpitait plus, ne respirait plus. Mme Dupond fronça les sourcils :

- C'est une éponge tout à fait ordinaire. Une éponge très sale, même !

- Pas du tout, protestai-je d'une voix aiguë, tellement je voulais qu'elle me croie. C'est beaucoup plus que ça. Elle est vivante, elle a des yeux. Regardez plus près...

- Bon, d'accord, céda-t-elle en soupirant.

Elle se pencha et passa le bout de ses doigts sur la peau ridée.

- Où veux-tu en venir ? finit-elle par demander d'un ton agacé. Cette chose n'a pas d'yeux. Elle est inerte. Ce n'est qu'une éponge usée, c'est tout !

Elle n'était vraiment pas contente.

- Si c'est une blague, Catherine, je ne la trouve pas drôle, tu sais !

- Mais...

- Pas un mot de plus, coupa-t-elle en levant la main. Elle me rendit l'éponge comme si c'était un objet sans importance.

J'étais si triste que mon cœur se serra. Que pouvais-je bien trouver d'autre pour la convaincre ?

Mes sombres pensées furent brusquement interrompues par sa voix sèche :

- Ça suffit maintenant ! J'ai des copies à corriger.

Il s'agissait de la dictée que l'on venait de faire. Ce texte avec plein de mots compliqués s'était transformé en désastre. La classe entière avait souffert. Mme Dupond mit les feuilles dans le tiroir du bureau. Puis elle le referma brutalement... et poussa un hurlement :

- Mes doigts ! Je me suis cassé les doigts...

Grimaçant de douleur, elle se retourna vers moi :

—Aide-moi, Catherine.

J'ouvris la porte et nous nous précipitâmes jusqu'à l'infirmierie.

- Que s'est-il passé ? s'alarma l'infirmière quand elle nous vit arriver.

Mme Dupond prit place dans un grand fauteuil.

- J'ai mal, se plaignit-elle, tendant ses phalanges rougies et toutes enflées.

- Ne vous inquiétez pas, la rassura l'infirmière. Je vais mettre de la glace dessus.

- Merci bien, soupira Mme Dupond. Merci à toi aussi, Catherine. Tu m'as beaucoup aidée.

Je l'avais aidée, moi ? Pas vraiment. Partout où je passais, quelqu'un se faisait mal. Bizarre, non ?

Comme une pauvre malheureuse, je retournai récupérer mes affaires.

Au moment où j'arrivai près de ma classe, j'entendis quelqu'un m'appeler :

- Cat, Cat...

C'était Daniel. Il sortait essoufflé de la bibliothèque.

Il se prit les pieds dans ses lacets défaits.

- Ça y est, j'ai trouvé ! J'ai trouvé ce que c'est...



J'attrapai Daniel par le col de sa chemise :

- Alors ? Dis-moi ! Il faut que je sache tout de suite !

- Du calme, fit-il en me repoussant. Je vais te montrer. Il y a un dessin dedans.

- Mais dans quoi ?

Daniel surveilla les alentours pour vérifier que personne ne nous espionnait.

Il souleva sa chemise et sortit un gros livre noir. Il me le plaça sous le nez.

Il était vieux, poussiéreux et sentait le moisi. Il avait dû rester longtemps sur l'étagère, des années peut-être, sans qu'on le consulte.

Je lus rapidement le titre : *Encyclopédie du mystère*.

- Il y a ton portrait ? blaguai-je.

- Ah ! ah ! très drôle. Tu veux la voir, oui ou non, cette éponge ?

— Évidemment que je veux la voir !

Daniel tourna rapidement les pages, murmurant pour lui-même :

- Graisse d'ogre, Gredins, Griffes. Ah, voilà !
Daniel désigna un dessin sur la page 89. Et que vis-je ? Une peau ridée, des yeux noirs...

- Ça ressemble vraiment à notre éponge, tu sais !
Et je lus le texte placé sous l'illustration : « *Voici un Groll.* »

- Un Groll ? Qu'est-ce que ça peut bien être ?
Jamais entendu parler !

Je poursuivis : « *Le Groll est une créature ancienne et mythique.* »

- Mais, si elle est mythique, remarquai-je, ça veut dire que ce n'est pas réel... pas vivant ! Pourtant cette chose l'est. Alors ? Je n'y comprends rien...

- Continue, ordonna Daniel.

— « *Le Groll ne mange pas et il ne boit rien. Son énergie provient de la chance. Ou plutôt de la malchance.* »

Je frissonnai.

- C'est étrange, vraiment étrange.

Il hocha la tête. Il était drôlement intrigué.

— « *Le Groll est réputé pour les mauvais sorts qu'il jette et qui portent malheur. Il devient plus fort chaque fois qu'il arrive quelque chose d'horrible autour de lui.* »

- C'est fou, murmurai-je.

— « *Le charme maléfique du Groll ne s'arrête jamais. Le Groll ne peut pas être tué... Ni par la force, ni par aucun autre moyen violent. Et il ne doit jamais être donné ou mis à l'écart.* »

Pourquoi ?

La ligne suivante me donna aussitôt la réponse :

- « *Un Groll ne peut être transmis à un autre propriétaire que si le précédent est mort. Celui qui veut s'en séparer mourra dans les vingt-quatre heures.* »

- C'est idiot, complètement idiot ! me révoltai-je. Il ne peut pas exister de créatures qui se nourrissent de la malchance.

- Comment peux-tu le savoir, toi ? ironisa Daniel.

- Tous les êtres ont besoin de nourriture et d'eau pour vivre.

- Je ne sais pas, dit Daniel. Je pense que le livre pourrait avoir raison.

La gravure sur la page suivante attira mon regard.

- Et ça, c'est quoi ? chuchotai-je.

Ça ressemblait à une pomme de terre qui aurait eu... une bouche. Une bouche remplie de dents acérées. Je lus la description :

— « *Le Lanx est un cousin du Groll. Mais il est beaucoup plus dangereux.* »

- Oh là là !, commenta Daniel en se tordant la bouche.

— « *Si le Lanx s'accroche à quelqu'un, il ne le lâche jamais... avant de lui avoir retiré toute son énergie vitale.* »

- Ce bouquin est ridicule ! dis-je. Cette histoire est complètement débile. Je n'en crois pas un mot.

- Pourtant tu voulais en savoir plus au sujet de notre éponge, non ?

En réagissant ainsi, je n'étais pas chic avec Daniel. Il avait gentiment essayé de m'aider.

Mais j'avais besoin de calme, et on se sépara.

J'étais tellement sous pression ! Nous avons vécu deux jours épouvantables. Cet accident de papa, puis Mme Dupond se coinçant les doigts... Et cette énorme branche qui avait manqué m'écraser !

Tout en retournant dans ma classe, je pensai : « Et si ce livre disait vrai ? »

J'examinai de plus près le Groll. Il était toujours dans son récipient, sur le bureau de Mme Dupond. Il était humide. Il respirait. Ses pupilles noires me dévisageaient. Je me mis à frissonner. Il me donnait la chair de poule.

- Les créatures mythiques n'existent pas, lui lançai-je. Je ne vais pas croire ce livre. Ce serait trop fort !

Le Groll me fixa, haletant doucement. Je saisis la boîte et la secouai furieusement :

- Qui es-tu ? criai-je. Qui es-tu ?

En revenant du collège, je me forçai à penser à autre chose. N'importe quoi d'autre !

De son côté, Daniel raconta bien sûr toute l'histoire à Carlo.

- Ça s'appelle un Groll, expliqua-t-il. Et il porte la poisse. C'est ça, Cat ?

- Je crois que c'est toi qui portes la poisse, grondaï-je. Et ce livre n'a aucun sens.

- Ah, oui ! Tu n'as pas besoin de livre ! Tu es tellement maligne que tu sais tout mieux que tout le monde. Mieux que l'encyclopédie, même !

Daniel se mit à danser en remontant la rue de l'Église :

- Tiens, maman est dehors.

Et il courut vers elle.

Carlo et moi le rattrapâmes vite.

Maman nous attendait devant la porte. Son visage crispé exprimait l'angoisse :

- Rentrons, les enfants.

Nous la suivîmes tous les trois jusqu'à la cuisine.

- J'ai bien peur d'avoir de très mauvaises nouvelles, commença-t-elle tristement.

- Killer s'est enfui ! annonça-t-elle en se mordant les lèvres.

- Quoi ? criâmes-nous d'une seule voix.

- Il est parti en courant. Je l'ai cherché partout.

— Mais, maman, protestai-je. Killer ne s'est jamais enfui avant.

- Cat a raison, approuva Daniel. Il est trop peureux.

- Ne vous en faites pas, poursuivit maman. On va le retrouver. J'ai prévenu la police. Ils sont déjà à sa recherche.

- C'est moi qui le retrouverai, affirma Daniel. Et bien avant la police. Viens, Carlo !

Il saisit un sac de biscuits pour chien et se rua dehors, suivi par son ami.

« Pauvre Killer, me désolai-je. Tout seul quelque part, perdu. Comme il doit avoir peur ! »

Notre nouvelle maison est située si près de la grande route... et ces voitures qui passent à toute vitesse. Qu'allait-il arriver à mon toutou ?

Brusquement, j'eus envie de pleurer. Je m'emparai de la boîte contenant l'éponge et je montai les escaliers quatre à quatre.

- Tout ça, c'est de ta faute, lui reprochai-je. Après tout, je parie que tu es un Groll !

Pendant que je parlais, le monstre se mit à palpiter. Il se secouait si fort qu'il faillit presque tomber de sa prison.

« Badaboum, badaboum... » Il respirait profondément et de plus en plus vite.

Je le sortis brutalement :

- Nous avons eu trop de problèmes. Ça va peut-être te faire arrêter !

Puis je le lançai rageusement.

Il heurta le mur, en faisant « flop » !

C'était dégoûtant.

C'est alors que je ressentis une violente douleur.

Je baissai les yeux et vis du rouge.

Du sang rouge. Il coulait de ma main gauche.

Ma main saignait !

Pendant que je jetais le Groll, elle avait cogné violemment mon bureau, ainsi que la pointe d'une paire de ciseaux.

Mon Dieu ! J'avais une profonde entaille dans la paume.

J'enveloppai la blessure avec une serviette pour arrêter le saignement. C'est alors que je découvris le Groll sur le parquet.

Comme j'espérais qu'il serait mort !

Je me penchai.

- Zut alors !

Il respirait, tressautait... plus vite que jamais !

Je m'approchai encore plus près.

« Hé ! hé ! hé ! »

- Ça veut dire quoi ? murmurai-je.

« Hé ! hé ! hé ! »

On aurait dit qu'il ricanait ! Un ricanement cruel qui ressemblait à une toux !

Et puis, tout en continuant à rire diaboliquement, le Groll changea soudain de couleur. Il devint brillant, passa d'un brun triste à un léger rose. Abasourdie, je le vis tourner au rouge tomate.

Aussi rouge que ma main.

Ma main ! Au fait ! Le sang avait traversé le tissu et coulait goutte à goutte sur le sol.

Il fallait que je trouve de l'aide. Maman !

- Maman, vite, hurlai-je. Un pansement... Un grand... Je me suis fait mal.

Pendant que je me précipitais en bas, un tourbillon de questions me traversa l'esprit.

Pourquoi l'éponge avait-elle changé de couleur ? Et ce rire que je n'avais jamais entendu ? Que signifiait tout ça ? Était-ce parce que je lui avais fait mal ?

Que d'interrogations effrayantes...

Une fois soignée, je retournai dans ma chambre. Je stoppai net devant la porte.

Je tendis l'oreille. Des voix résonnaient à l'intérieur.

- Qui est là ? bredouillai-je en tremblant.

Quelqu'un ouvrit d'un seul coup.

- C'est le fantôme du Groll, prononça Daniel d'une voix de cimetière. Oouuuuuh !

Daniel et Carlo se tenaient devant la boîte. Ils rigolaient comme des fous.

- Oh, j'ai eu peur, soupirai-je.

Tout à coup, je me souvins de notre chien :

- Au fait, vous avez retrouvé Killer ?
- Non, dit tristement Daniel. Nous avons cherché dans tous les coins. Maman dit que la police le retrouvera.

Alors, je regardai le Groll :

- Daniel, comment est-il retourné là-dedans ?
 - Je l'ai trouvé sur le plancher et je l'ai remis dans sa boîte, expliqua mon frère. Comment en était-il sorti ? Hein ?
 - Oh ! la barbe ! rouspétai-je en haussant les épaules. Je n'avais pas envie de donner d'explications.
- Carlo, après avoir examiné le Groll de près, aperçut ma main :

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?
- Oh... hum... rien. Juste une petite coupure. Pourquoi restez-vous plantés là ?
- Carlo voudrait nous l'emprunter, dit Daniel en tapotant le bord de la boîte pour attirer l'attention de la créature. Je lui ai déjà dit non, mais il insiste.
- S'il te plaît, Cat, prête-le-moi..., supplia Carlo. S'il te plaît...
- Oh ! prends-le et garde-le, cet horrible truc ! grognai-je entre mes dents.
- Chouette, s'exclama Carlo.

Et il avança rapidement sa main pour saisir le Groll.

- Attends, l'arrêta Daniel en lui agrippant le bras. Cat, tu te souviens de ce qui est écrit dans *l'Encyclopédie du mystère* ?

Il ne détachait pas son regard du mien. Et il récita le texte de mémoire :

— « *Il ne doit jamais être donné... Celui qui veut s'en séparer mourra dans les vingt-quatre heures.* »

Mon estomac se noua. Fallait-il croire ce vieux livre stupide ? Était-il écrit que les Grolls riaient ? Ou qu'ils changeaient de couleur ?

Non.

Carlo et Daniel me fixaient. Manifestement, ils attendaient ma décision.

Je regardai attentivement le Groll.

- Ne le lui donne pas, s'il te plaît, insista Daniel. C'est trop dangereux !

Je ne pensais qu'à une chose, une seule. Je voulais me débarrasser du Groll le plus vite possible ! Et si Carlo le voulait si fort, eh bien, il n'avait qu'à l'emmener !

- Vas-y, Carlo. Prends-le. Je ne veux plus voir cette ignoble chose !

Mais Daniel s'en empara et le tint serré :

- Non, Carlo ne va pas l'emmener. Je me fiche de ce que tu peux dire. Je ne le laisserai pas faire ! s'écria Daniel.

- Lequel de nous deux est le trouillard ? protestai-je lui frappant l'épaule.

- Je suis en train de te sauver la vie, s'indigna Daniel. Tu ne comprends pas ?

Pauvre petit frère ! Il avait l'air si sérieux, si terrorisé. Et puis, ce qu'il avait dit avait du sens. Alors, je décidai de ne pas donner suite à mon idée :

— Tu as raison, petit frère... Carlo, il vaut mieux que tu laisses le Groll ici.

Daniel poussa un soupir de soulagement. Son copain fit la moue :

- C'est bon. Je m'en vais.

- Je viens avec toi, dit Daniel en replaçant l'éponge dans sa prison. On va faire un tour en vélo dans le parc. Peut-être que Killer y est.

En sortant de la chambre, Daniel leva le pouce en signe de victoire.

Les garçons partis, je m'écroulai sur mon lit. Qu'allait-il nous arriver maintenant ?

Je ressentais pour ce maudit Groll une haine infinie ! Mais je ne pouvais pas en détourner les yeux.

- S'il nous arrive encore un malheur, je t'enterre, promis-je. Et si profond que personne ne te trouvera ni ne te verra plus jamais. Plus jamais !

Eh bien, cette promesse, j'allais devoir la tenir plus vite que je ne le pensais !



Le samedi matin, je me réveillai brusquement.
Daniel se tenait à mes pieds. Il soufflait dans une
trompette de carnaval.

-Tut ! Tut ! Debout, c'est l'heure !

Je tendis la main pour lui arracher l'instrument.

-Arrête, tu veux, ronchonnai-je.

Puis j'eus une brusque illumination :

- Mais... c'est mon anniversaire aujourd'hui ! Enfin
quelque chose de sympa.

Je sautai du lit. J'avais juste le temps de me préparer
pour aller au parc des Merveilles. J'allais passer la
journée dans le train fantôme, dans la roue de
l'extrême, sur les montagnes russes. Tout, quoi !

Je courus à la fenêtre et jetai un coup d'œil à travers
la vitre. Il pleuvait des cordes !

- Oh ! non, c'est pas possible !

Quelle déception ! J'en aurais presque pleuré.

L'orage était épouvantable ! Des éclairs zébraient le
ciel. Le tonnerre gronda. Comment pouvions-nous

aller nous amuser par ce temps ? C'était raté.
- Cat ! Viens prendre ton petit déjeuner, appela ma mère.

J'enfilai un collant rayé rose et pourpre, un T-shirt pourpre aussi, et je descendis à la cuisine.

- Voilà la reine du jour. Bon anniversaire, ma chérie, sourit-elle, m'embrassant tendrement.

Ce matin, maman m'avait préparé des gaufres avec de la confiture de fraises et du sucre glacé. Je me régalais à l'avance.

- Je suis fin prête pour la fête ! rappelai-je en m'asseyant à table.

En fait, j'espérais encore un peu qu'elle dirait oui. Maman hocha la tête tristement :

- Tu sais... je crois qu'il faut annuler notre programme. Tu as vu le temps qu'il fait. On ne peut pas y aller par cette tempête !

Annuler ? Je tapotais tristement mes gaufres.

- On ne pourrait pas organiser quelque chose ici, dans la maison ? On commande un grand gâteau, et on fait une partie géante de jeux électroniques !

- Tu sais bien qu'on ne peut pas. Les peintres vont travailler toute la journée dans le salon et dans la salle à manger. Avec ces échelles et ces seaux de peinture, je ne peux pas avoir tes amis qui courent partout.

Quelle poisse !

- Quand même, ce sont mes treize ans, protestai-je, rejetant ma fourchette. Tu m'avais promis une fête, maman !

- Je sais combien tu dois être déçue. On s'amusera un autre jour, Cat. Le week-end prochain !

Oui, mais c'était aujourd'hui que j'avais un an de plus !

Je commençai à pleurer :

- Tout va de travers, tout, depuis qu'on a déménagé ! Je détestais cette nouvelle maison, mon anniversaire aussi !

Et plus que tout, je haïssais le Groll !

Laissant tomber mes gaufres, je remontai en courant dans ma chambre et empoignai l'horrible chose. Je la secouai aussi fort que possible.

- Je t'avais prévenu. Tu as démoli ma journée. Maintenant tu vas payer !

Il trépida de joie et je le rejetai violemment dans sa prison.

- Je te déteste. Je vous hais, toi et la déveine que tu portes !

Je me laissai tomber sur ma chaise. J'étais décidée : maintenant, il fallait agir !

Pas de fête d'anniversaire ? Alors plus de Groll !

- Je tiendrai ma promesse ! déclarai-je à la créature. Je retirerai un cahier du tiroir de mon bureau et commençai à échafauder des plans pour me débarrasser de lui.

C'était le début de la soirée.

- Il ne pleut plus, Daniel. Allons-y ! dis-je, agitée. Le Groll vibrait dans sa boîte en plastique. « Bada-boum, badaboum ! »

Daniel leva les yeux de son écran d'ordinateur :

- Tout de suite ? Attends une minute, Cat. Encore un point, et je décroche le trésor !

- C'est important. Très important, insistai-je.

Daniel se résigna :

- Tu crois vraiment qu'on doit faire ça ? Tu te souviens de ce que disait le livre ?

- Il le faut ! Rappelle-toi, c'est de la faute du Groll si Killer a disparu.

Daniel semblait nerveux. Et terrorisé !

Il engagea la sécurité de son programme et me suivit dans la cour. Il avait plu toute la journée. Maintenant il faisait presque nuit. Quelques étoiles clignotaient déjà dans le ciel sombre comme du charbon.

- Tiens, prends le Groll, chuchotai-je en plaçant le monstre dans ses mains tremblantes.

Je filai au garage, me sentant heureuse pour la première fois depuis quatre jours.

« Je vais m'en débarrasser », chantai-je en moi-même.

Je pris la plus grosse pelle que je pus trouver, et rejoignis Daniel. Puis je commençai à creuser.

Il fallait un bon trou, un trou profond. Pour que le Groll ne puisse jamais en sortir.

Il y avait un vent frais. Mais creuser dans la terre humide me donna chaud rapidement. La sueur coula dans mon dos.

Curieusement, je n'avais pas peur. J'étais en train de me refaire une existence normale. J'allais arrêter cette déveine permanente.

Et si ça signifiait enterrer une éponge vivante, eh bien, tant pis ! Ça valait le coup. Je ne verrais plus jamais cette sale bête.

La fosse était aussi profonde que toute la longueur de mon bras.

-Ça suffit, annonçai-je à mon frère. Passe-moi le Groll.

Daniel s'approcha, silencieux.

Le Groll ne bougeait pas, ne respirait pas. Il n'était même plus chaud. Il était sec et sans vie, comme... une éponge de cuisine ordinaire.

Je le jetai dans le fond. Quel plaisir de le voir s'engluer dans la boue.

Pelletée après pelletée, je rebouchai consciencieusement sa tombe. Quand elle fut remplie, je tassai la surface avec le dos de la pelle pour qu'il n'y ait pas de trace.

-Personne à part nous ne saura jamais qu'il est enterré ici. Adieu, Groll ! ricanai-je. Daniel, je pense que nous en avons fini avec notre malchance.

Daniel se taisait. Je me retournai pour l'appeler. Il avait disparu !

Paniquée, je laissai tomber mon outil et me mis à appeler :

- Daniel ! Où es-tu ?

En me débarrassant de la bête, avais-je contribué à faire disparaître mon frère ? S'était-il évaporé ?

- Daniel, Daniel, reviens ! continuai-je d'une voix anxieuse.

C'est alors qu'un petit bruit provint de derrière le garage.

Je fonçai dans cette direction et chuchotai :

- Daniel ? C'est toi ?

Pas de réponse !

Je finis par le trouver, assis dans l'herbe. Ses bras entouraient ses genoux.

- Daniel ! m'écriai-je en le pinçant, tellement j'étais soulagée. J'étais si inquiète ! Je croyais que le Groll t'avait jeté un sort !

Daniel restait muet. Ses yeux étaient rivés sur ses chaussures.

- Alors là, pas question, clama Daniel et il se mit à agiter la poignée.

- Bon. Eh bien, tu vas rester dehors toute la nuit... avec le Groll, déclarai-je, imitant le gémissement d'un fantôme.

- D'accord, d'accord, tu m'as battu. Mais la prochaine fois, c'est moi qui t'aurai.

En fait, je m'en fichais complètement de savoir qui avait gagné. J'étais si contente d'avoir enterré ce maudit Groll que j'aurais laissé Daniel remporter dix courses.

Dans le salon, nous trouvâmes nos parents en train de lire les journaux. La maison sentait la peinture.

- Où étiez-vous donc passés ? commença papa.

- Oh ! On jouait dans la cour, répondis-je.

- Pourquoi êtes-vous si sales ? insista-t-il. Tout va bien ?

- Super ! lançai-je. Surtout maintenant !

- Allez vous débarbouiller, ordonna maman. Ensuite, rendez-vous à la cuisine.

Daniel et moi courûmes à la salle de bains. En nous bagarrant, nous nous lavâmes rapidement dans le même lavabo.

- Vous savez l'heure qu'il est ? sourit maman quand nous redescendîmes.

Je compris :

- Huit heures ! C'est l'heure de mon anniversaire.

— Vite. Assieds-toi là, poursuivit-elle, toute contente.

Je m'assis. J'étais si légère ! Tout était rentré dans l'ordre. Tout serait comme avant.

À côté de moi Daniel semblait soucieux. Il me prit le bras et me glissa dans l'oreille :

- Tu sais, je sens qu'on va avoir des ennuis. J'ai peur !

Ah, non ! Il n'allait pas gâcher ma soirée !

- Ne sois pas aussi trouillard. Tout va pour le mieux.

À la fin du dîner, maman prit une boîte d'allumettes et s'occupa des quatorze bougies : une pour chaque année, et une pour porter bonheur.

Et quel gâteau ! Il venait de chez le pâtissier d'à côté. Des tranches de chocolat, des fraises glacées et des roses en sucre candi. Pour couronner le tout, une fée, également en chocolat, était plantée sur le dessus.

— À toi, Cat, se réjouit maman en l'apportant sur la table.

Son visage rayonnait de plaisir à la lueur des petites flammes. Papa était heureux aussi. Et tous, on se mit à chanter :

- Joyeux anniversaire !

Pendant ce temps, Daniel me regardait de près.

Quand ils eurent fini, je fermai les yeux et formulai des vœux : « Je souhaite que Killer revienne et que cette horrible éponge ne réapparaisse jamais. Et aussi que Daniel se trompe, que plus rien de mal ne survienne. »

Je me penchai et soufflai de toutes mes forces.

Boum !

Une détonation déchira mes oreilles. Elle me fit presque tomber le nez dans mon assiette !

- Tu as entendu ce bouchon ? Quelle explosion !
Maman posa un plateau avec des verres et une grande bouteille verte.

- C'est ce que tu préfères, Cat. Du cidre bouché. Ce n'est pas aussi excitant qu'une journée au parc, mais c'est mieux que rien...

- Oh ! merci, maman. C'est superbe. Tout va être superbe maintenant !

En fait c'était une très joyeuse fête, un magnifique repas, un gros gâteau, du cidre, plein de cadeaux ! Deux nouveaux jeux vidéo, un tourne-disque, un sac à dos rouge et un sweat-shirt rose et pourpre. Mes couleurs favorites !

Ce soir-là, je fourrai mes livres de classe dans mon nouveau sac et jetai un coup d'œil à la boîte. Elle était vide et toute propre, comme si le Groll n'avait jamais existé !

Je me sentais parfaitement détendue. Nous étions débarrassés de l'horrible créature.

La malchance ne retomberait plus sur ma famille. Dans l'entrée, la pendule sonna dix heures. J'enfilai ma chemise de nuit et me glissai dans les draps.

Quand le réveil sonna, le dimanche matin, je sautai hors du lit. Je mis la tête à la fenêtre pour regarder le temps qu'il faisait.

- Oh ! non, ce n'est pas vrai ! m'exclamai-je.

La cour ressemblait à un véritable désert.

Pendant la nuit, toute l'herbe était devenue marron, comme brûlée. Les bégonias pendaient lamentablement, morts. Et les roses chéries de mon père s'étaient flétries. Elles étaient noires.

Pauvre papa qui s'était donné tant de mal pour que le jardin soit beau ! Quelle catastrophe...

J'essayai de chasser les pensées qui m'obsédaient. Rien n'y fit. Je savais exactement ce qui s'était passé...

C'était à cause des forces maléfiques du Groll !

Même enterré, il exerçait ses pouvoirs. Il avait tout détruit : l'herbe, les fleurs... Tout était sans vie.

Il me restait une seule chose à faire. Je n'avais pas le choix !

Je passai rapidement mon jean et mon sweat-shirt neuf. Je descendis comme une fusée. Je me dirigeai vers l'endroit où j'avais enterré la bête et je creusai. Des feuilles sèches me tombaient sur la tête. Mes épaules étaient douloureuses à force de remuer cette terre trempée. En plus, j'avais mal au cœur.

Et je creusais, je creusais de plus en plus profondé-

ment. Et plus je creusais, plus je me sentais mal à l'aise.

En fait, je n'avais qu'une envie : jeter là ma pelle et filer. Laisser la bête enfouie pour toujours.

Oui, mais seulement, il fallait se rendre à l'évidence : si je l'abandonnais, elle continuerait à nous punir, moi et toute ma famille.

En arrivant au fond, je déblayai la terre. Et là, sous mes yeux effrayés, apparut le Groll. Il frémissait de joie, plus vivant et excité que jamais. Je n'y tenais plus :

- Je devrais t'écraser d'un coup de pelle !

Et le Groll vibra comme un fou. C'était l'extase.

Il respirait très vite et passa du marron au rose, puis au rouge tomate.

Je le sortis de sa tombe. Mais il palpitait si fort qu'il m'échappa des mains.

- La paix ! grondai-je en le ramassant.

Il me fixait avec ses petits yeux diaboliques. Il avait l'air si ironique !

J'eus un frisson de terreur. Je claquais des dents. Je rentrai péniblement par la porte vitrée de la cuisine. Puis je me dirigeai vers l'escalier.

Là-haut, il y avait du bruit dans la chambre de mes parents. Il fallait que je me dépêche pour qu'ils ne me voient pas et ne me posent pas de questions. Je montai dans ma chambre en avançant sur la pointe des pieds.

Je ratai une marche et me cognai. Je sentis avec dégoût le Groll s'agiter. Il ricanait. Il se moquait de moi.

Je le serrai aussi fort que je pus. Comme j'aurais voulu le faire taire ! Enfin, je le jetai violemment dans sa boîte.

— Je trouverai un moyen de te détruire, promis-je en me frottant le genou. Avant que tu ne nous apportes encore plus de malchance. Je t'anéantirai.

Oui, mais comment ?

Comment ?

- Les enfants, tante Louise vient demain, annonça maman le lundi matin. Faites le ménage à fond après l'école. Que tout soit bien rangé et propre.

Ça, c'était sympa ! Louise est la plus gentille de mes tantes. Bien qu'elle soit une grande personne, elle est très décontractée. Elle porte de longues robes à fleurs et conduit une voiture décapotable jaune vif. Elle grignote tout le temps des bonbons et raconte des histoires très drôles.

Maman dit qu'elle a la tête dans les nuages. Moi, je crois plutôt qu'elle a plein d'imagination. Elle connaît des tas de choses, comme l'astrologie par exemple. Elle sait même lire l'avenir dans les cartes. Avec un peu de chance, elle avait peut-être déjà entendu parler des Grolls !

Le soir, je nettoyai ma chambre. Puis, comme j'étais contente, je m'adressai au Groll :

- Ma tante vient demain. Elle va probablement m'aider à me débarrasser de toi !

Il se contenta de me regarder. Il respirait tranquillement. Bref, il s'en fichait !

Le mardi, en rentrant de l'école, Daniel et moi, nous vîmes la voiture jaune vifgarée devant la porte de la maison.

- Alors, les enfants ? nous interpella tante Louise comme nous franchissions le portail.

Sur ses longs cheveux noirs bouclés elle portait un chapeau de paille jaune.

Je me précipitai sur elle en avançant Daniel.

- Viens en haut avec moi, vite. C'est super important, lui murmurai-je dans l'oreille.

- Super important, vraiment ? dit Louise, amusée.

- Oh ! oui. Super important. Tu sais ce que c'est un Groll ? demandai-je en l'entraînant dans l'escalier.

Elle était pensive :

- Un Groll ? Laisse-moi réfléchir une minute. Non, je ne crois pas... C'est quoi ?

- E h bien, Daniel a trouvé une gravure dans une encyclopédie. C'est une sorte de créature mythique...

- Enfin, si c'est une créature mythique, tu sais bien que ça n'existe pas !

- Pourtant, on en a une. Et elle n'est pas mythique du tout. Elle ne fait que nous porter malheur. C'est l'horreur ! Tu as déjà entendu parler du Lanx ?

- Non, reconnut-elle en secouant la tête.

- C'est un cousin du Groll. Ça ressemble à une pomme de terre, mais avec une bouche. Une bouche remplie de dents !

- Seigneur Jésus ! Ça doit être ignoble. Raconte-moi plutôt ce... Groll. À quoi ça ressemble ?

- Viens dans ma chambre, tu vas voir.

Je lui montrai la boîte posée dans un coin.

- Donc toi, tu es un Groll, murmura tante Louise en se penchant.

Et elle tendit la main pour prendre la créature.

-Attends. Il vaut mieux que tu ne le touches pas, avertis-je

Trop tard.



Tante Louise saisit le Groll et l'étudia un long moment. Puis elle se tourna vers moi :

- Cat, c'est juste une... vieille éponge toute sèche !

- Mais... mais..., bégayai-je.

- J'ai compris. Tu voulais me faire une blague ? Moi qui te croyais sérieuse !

Elle me lança le Groll. Comme je ne voulais pas le toucher, il tomba sur le parquet.

- C'est très drôle, ma petite, rit-elle. Tu as beaucoup d'imagination. Tout le portrait de ta tante. Bon, je descends.

Je ramassai le Groll et l'examinai à mon tour.

Il n'était pas chaud, ne respirait pas, ne remuait pas.

Il était dur et sec.

Tante Louise avait cru que je me moquais d'elle. En fait, je m'étais prise à mon propre jeu ! Une fois de plus, le Groll avait gagné.

Je l'envoyai violemment dans sa boîte où il resta inerte.

— Tu vas mourir là-dedans ! explosai-je.

Mais, en quelques secondes, il redevint humide, rond.

- C'est pas vrai !

Il changea de couleur. Encore une fois. Il passa du rose au rouge tomate et il me regarda tout excité, avec ses yeux noirs perçants. Il rigolait doucement. Pourquoi était-il si content de lui ? Ça ne présageait rien de bon... Je repensai à l'échelle de papa, à la branche, à Mme Dupond, à Killer, à mon anniversaire, à notre jardin défiguré. Tout... tout était de sa faute.

- Trop, c'est trop ! grognai-je.

J'étais désespérée. Je l'attrapai et je le jetai de toutes mes forces sur mon bureau. Puis j'empoignai mon plus gros dictionnaire et me mis à le taper. Je l'aplatis littéralement, comme on écrase un cafard.

- Sale bête !

Et levant mon livre de plus en plus haut, je m'acharnai sur le Groll jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Je frappais si fort que j'en eus mal aux bras.

Je dus m'arrêter pour reprendre mon souffle.

Je l'avais réduit en miettes.

- Tu n'as eu que ce que tu mérites ! lançai-je.

Il ne restait plus qu'un petit tas de miettes rouges.

- Voilà ! m'écriai-je, satisfaite...

Mais mon cri de victoire resta coincé dans ma gorge : les lambeaux se mirent à bouger. Je contempiais le spectacle avec un sentiment de terreur.

Ils se rassemblaient... Non ! Quelle horreur !

- C'est impossible ! C'est de la sorcellerie ! trépi-
gnai-je, affolée.

Ce n'était peut-être pas possible, mais c'était en train
de se dérouler devant moi !

En une minute, les morceaux glissèrent et refor-
mèrent un Groll qui me regardait, narquois.

Il vibrait si fort que ma table en bougeait. Bien sûr, il
émit son ricanement sarcastique : « Hé ! hé ! hé ! »

— Tais-toi à la fin ! hurlai-je.

Ma colère le fit rire encore plus fort.

J'étais folle. Je l'enveloppai dans un morceau de
tissu et le précipitai dans sa cage.

« Hé ! hé ! hé ! »

C'était insupportable. Je m'écroulai sur mon lit en
pleurant, la tête sous l'oreiller.

- Vais-je avoir une telle malchance toute ma vie ?
Que faire ? Que vais-je devenir ?

J'étais à la fois effrayée, furieuse et confuse. Je
n'étais plus vraiment moi-même.

Au dessert, je ne pus manger qu'une boule de glace au chocolat, moi qui en dévore facilement trois en temps normal !

J'allais devoir passer le reste de mes jours avec ce Groll. Je ne serais plus jamais une petite fille heureuse, plus jamais.

- Réveille-toi ! Vite, nous allons être en retard, brailait Daniel de sa voix perçante.

Je me redressai lentement :

- Quoi ? bredouillai-je.

Il balançait mon sac à dos à un centimètre au-dessus de mon nez.

- Va-t'en ! lui intimai-je en essayant d'attraper mon sac.

- Je voulais juste te donner un coup de main. Tu ferais bien de te presser.

Je repoussai les couvertures et me précipitai vers la penderie. J'en tirai un collant à fleurs roses et un T-shirt multicolore. C'est alors que je me souvins qu'on n'avait pas cours. On était mercredi !

- Sale gosse, grognai-je. Tu savais bien qu'on n'avait pas classe !

- Je t'ai bien eue !

Je lui lançai un coussin qu'il reçut en pleine figure.

- Mauvaise perdante ! Mais je ne t'en veux pas. Carlo doit venir après le petit déjeuner. Si tu veux, on peut faire une partie de foot.

Je n'eus pas le temps de répondre. Il avait déjà claqué la porte.

D'habitude, les blagues de Daniel me laissaient froide, et une journée libre aurait dû me mettre de bonne humeur. Mais comment pouvais-je me détendre ? Je pensais tout le temps à la catastrophe qui allait me tomber dessus !

Quel malheur le Groll allait-il inventer ?

Après le déjeuner, je tournai en rond sur le perron derrière la maison. J'essayai de lire un magazine, et surtout de ne pas entendre les hurlements de Daniel et de Carlo qui jouaient avec l'ordinateur.

Killer, qui d'habitude restait assis à mes côtés, me manquait beaucoup. Au bout d'une heure, j'en eus assez. Je remontai dans ma chambre et commençai mes devoirs.

Mme Dupond nous avait demandé de composer une rédaction sur le thème : « Que représente votre famille pour vous ? »

J'étais dans un état d'esprit épouvantable. Je ne pensais qu'au Groll qui était en train de détruire la mienne.

En une demi-heure, je n'avais écrit qu'une ligne : « Mon nom est Cat Merton. Ma famille est tout pour moi. »

Pas génial, vraiment. Et il fallait rendre ce texte le lendemain matin.

Je fis une pause et descendis préparer un chocolat chaud dans la cuisine. En remontant, je jetai un coup d'œil chez Daniel. Tout semblait trop tranquille. Carlo avait disparu. Daniel était seul et s'escrimait sur un jeu idiot.

- Où est passé Carlo ? lui demandai-je.

- Hein ?

Ce fut la seule réponse de Daniel. Il ne leva même pas les yeux des torpilles et des sous-marins qui traversaient son écran.

- C'est trop compliqué pour toi ? ironisai-je. Je répète lentement : Où-est-Carlo ?

- Chez lui ! bougonna-t-il.

- Il est furieux parce que tu as coulé tous ses bateaux ?

Daniel se tut.

J'allai dans ma chambre, posai ma tasse de chocolat.

Comme d'habitude, je me tournai vers la boîte.

Et là, je frémis.

Elle était vide. Le Groll s'était échappé !



Comment avait-il pu s'enfuir ? Il n'avait pas essayé de sortir de sa boîte avant. En fait, ce Groll de malheur n'avait jamais semblé vouloir nous quitter. Voilà le problème.

Alors pourquoi avait-il disparu ? Où était-il allé ? Et, surtout, quelles nouvelles catastrophes annonçait cette fuite ?

J'étais tellement paniquée que je ne pouvais plus parler. J'essayai d'appeler Daniel, mais aucun son ne sortit de ma gorge.

Je mis ma chambre sens dessus dessous. Je m'aplatiss sous le lit. Rien. Je vidai mon placard, tous les tiroirs. Toujours rien.

Je passai au peigne fin chaque centimètre. Il s'était volatilisé !

Alors les mots de l'encyclopédie s'inscrivirent en lettres de feu devant mes yeux :

« Celui qui veut s'en séparer mourra dans les vingt-quatre heures. »

Je me précipitai chez mon frère :

- Daniel, le Groll s'est enfui !

Je le secouai si fort qu'il finit par lâcher la souris de son ordinateur.

Il détourna à regret les yeux de son écran :

- Qu'est-ce que tu dis ? Le Groll est parti ? Où ça ?
Il réfléchit trois secondes, silencieux, puis son visage s'illumina :

- Carlo ! C'est lui !

- Comment as-tu pu le laisser faire ?

- Je n'ai rien fait. Il a dû le voler en partant. Il pense que tout ça, c'est une bonne blague. Il dit qu'une éponge ne peut faire de mal à personne !

- Quel imbécile ! Puisque c'est comme ça, peut-être que nous devrions le lui laisser. Ça lui donnera une bonne leçon.

- Cat, on ne peut pas. Carlo est mon meilleur ami. Il faut qu'on récupère le Groll avant que quelque chose de terrible n'arrive !

On enfila nos blousons. Puis on sauta sur nos vélos. Jamais je n'avais pédalé aussi furieusement.

- Où penses-tu qu'il a pu se cacher ? demandai-je.

- Allons voir sur le terrain de jeux. Il y a toujours plein de garçons là-bas.

- Bonne idée. Carlo est un vantard, il va sûrement leur montrer le Groll.

Nous filions comme le vent et j'avais pris deux bonnes longueurs d'avance sur mon frère. Je ralentis un peu pour l'attendre.

Une minute plus tard, nous tournions au coin d'une rue.

Soudain je suffoquai :

- Oh ! non, non, ce n'est pas possible !

Je bloquai mes freins. Qui était allongé au beau milieu de la rue ? Carlo ?

Oui, c'était bien Carlo !

Couché sur le ventre, les bras et les jambes écartés, il ne bougeait plus !

- Nous sommes arrivés trop tard ! se lamenta Daniel.
Trop tard !

On laissa tomber nos vélos.

Carlo gémissait se tenant la jambe droite.

Je me penchai :

- Qu'est-ce que tu as ? Que s'est-il passé ?

Il grimaçait de douleur.

- Je me suis tordu et écorché la cheville en tombant.

Aïe, aïe ! Ça fait mal !

Sa bicyclette était restée de l'autre côté de la rue.

Elle était couchée sous un arbre, complètement cassée. Le guidon était arraché.

- Comment est-ce arrivé ? demanda faiblement Daniel.

Je savais qu'il avait peur, car il détestait la vue du sang.

- Les grands voulaient faire la course. Je ne voulais pas, mais ils m'ont dit : chiche !

Carlo s'assit et frotta sa blessure :

- J'ai dérapé sur le gravier. Je suis rentré droit dans l'arbre. Les grands ont continué, sans se retourner.

Aidez-moi à me relever ! Je n'y arrive pas tout seul. Nous le prîmes dans nos bras et le déposâmes sur le talus. Nous nous assîmes à ses côtés.

- Je n'avais jamais remarqué cet arbre idiot avant de lui rentrer dedans ! tenta-t-il de plaisanter.

Daniel me donna un coup de coude. Je savais que nous pensions à la même chose. Le Groll avait frappé encore une fois !

Il fallait le retrouver le plus vite possible et le rapporter à la maison. Je m'énervai :

- Carlo, où est le Groll ?

- Dans le panier, sur mon porte-bagages.

Je fouillai dans le panier une fois... deux fois. Il était vide ! Pas de Groll !

- Il n'y a rien. Dis la vérité, Carlo. Où est-il ?

Ma voix tremblait d'appréhension. Je paniquais.

- Il y est. Je jure. C'est là que je l'ai mis. Je voulais l'emporter chez moi.

- Mais oui, Carlo, ironisai-je. Tu ne voulais pas plutôt le montrer aux copains sur le terrain de jeux ?

- Oh, juste une ou deux minutes... C'est tout, dit-il en avalant sa salive.

- Génial. Vraiment génial, grondai-je. À cause de toi, le Groll est perdu !

Daniel s'approcha tout près de moi :

- Il faut qu'on le retrouve, Cat. Tu te souviens du livre : « *Celui qui veut s'en séparer mourra dans les vingt-quatre heures.* »

Un long frisson me parcourut.

- Oui, mais où... où peut-il se cacher ?

On ne savait même pas par où commencer.

- Il est peut-être tombé de mon panier quand je suis rentré dans l'arbre, suggéra Carlo. Il a dû rouler dans un coin.

- Cherchons partout..., s'exclama Daniel.

- Il vaut mieux que je file chez moi, se lamenta Carlo en se relevant avec peine.

Il saisit son engin et nous quitta en boitant. Heureusement, il n'habitait pas loin.

Daniel et moi fouillâmes partout. Sous les voitures, dans les caniveaux, dans les plates-bandes, partout où le Groll aurait pu se faufiler...

En vain. Pas de Groll !

Nous étions sur le point d'abandonner quand j'aperçus une bouche d'égout.

- Je suis certaine qu'il est tombé là, annonçai-je. Il doit être au fond !

Je m'allongeai sur les pavés et essayai de percer l'obscurité à travers la grille.

- Il fait beaucoup trop noir. Il faut qu'on descende !
- Tu veux... que... j'y aille ? proposa mon frère d'une toute petite voix.

C'était très chic de sa part, car je savais qu'il avait peur de beaucoup de choses. En particulier du noir et des souterrains ! Il serait mort de peur en bas.

- Non, laisse. J'y vais. Le Groll me connaît mieux que toi.

Nous soulevâmes difficilement la grille. Je tâtai le terrain du bout de ma chaussure et trouvai une échelle fixée sur la paroi.

- Il n'y a pas d'autre chemin. J'y vais !

Je commençai à descendre. Les barreaux étaient mouillés et glissants, les parois couvertes d'une mousse noirâtre. J'en frémis.

- Ça sent la mort ici. Je n'arrive pas à croire que je fais ça, moi !

Quand je touchai le sol, mon pied s'enfonça dans une vase épaisse et spongieuse.

- Quelle horreur ! criai-je en retirant précipitamment mon pied.

- Tout va bien ? appela Daniel d'en haut.

J'avais l'impression qu'il était cent mètres au-dessus de moi.

- Oui, mais j'ai marché dans la boue.

Je remis mon pied sur la masse gluante. Je m'agrippai à un barreau d'une main, pour être sûre de retrouver mon chemin.

« Il fait tellement noir ici que je ne le retrouverai jamais » pensai-je.

Et puis, brusquement, je l'entendis...

« Oh-ouf, oh-ouf... »

C'était le Groll. Mais où était-il ?

Je retins mon souffle. Immobile, je me concentraï. Il fallait que je localise le bruit dans ce noir complet.

« Oh-ouf, oh-ouf... »

Il venait de quelque part sur ma droite. Je devais me diriger par là. Mais j'avais une peur terrible de lâcher l'échelle ! Alors je décidai de compter les pas que je ferais dans un sens. Puis de recompter le même nombre dans l'autre sens.

Je n'y voyais rien. J'avalai ma salive avec difficulté et avançai :

- Un... deux... trois... quatre...

Le bruit de la respiration semblait se rapprocher.

— Cinq... six...

Je marquai un arrêt et écoutai encore.

- Quel est ce bruit ? On dirait des griffes qui grattent quelque chose.

Et puis je vis des yeux qui brillaient.

Seulement ce n'étaient pas les yeux familiers du Groll.

Ceux-là étaient jaunes. Il y en avait plusieurs paires...

Ils me regardaient, luisant dans les ténèbres !

Les grattements se firent plus intenses. Toutes les pupilles étaient fixées sur moi. Des pupilles de feu, horribles. Le bruit augmentait. Alors, je sentis quelque chose de chaud et de poilu effleurer ma jambe. Étaient-ce des rats ?

J'avais trop peur. Et, franchement, je n'avais pas envie de savoir !

Une autre bête me frôla. Tout un troupeau se rassemblait en gargouillant. Ils venaient de tous les côtés. J'avais du mal à respirer. Je fis demi-tour et commençai à courir...

- Il faut que je quitte cet endroit, il le faut ! Avant qu'ils m'attaquent !

Je glissai sur le sol détrempé.

- S'il vous plaît. Faites-moi sortir d'ici, suppliai-je, titubant dans l'obscurité.

Mon genou heurta un objet dur...

Je poussai un cri et cherchai sur quoi m'appuyer. Enfin, j'agrippai un barreau.

Ignorant ma jambe douloureuse, je grimpai sur l'échelle glissante. De plus en plus vite. Vers la lumière.

- Daniel, aide-moi. Vite ! criai-je.

Il se pencha, m'attrapa par les bras et me tira vers lui. Je me laissai tomber sur le trottoir, pleurant presque de soulagement.

Daniel s'assit à mes côtés, impatient.

- Alors... tu l'as trouvé ? Tu l'as eu ?

J'essuyai mes mains couvertes de boue sur mon jean.

- Non, pas de Groll !

- J'aurais dû y aller. Je suis sûr que moi, je l'aurais trouvé.

- Tu serais mort de trouille ! Il y avait des bêtes terribles. Des rats peut-être. Des dizaines de rats. C'était affreux.

- Évidemment... Sûr que je serais mort de trouille ! admit-il en donnant un coup de pied dans un caillou. Et maintenant, que fait-on ?

- Ne crains rien, on trouvera le Groll.

- Mais où ? On n'est même pas capables de récupérer Killer. Comment veux-tu qu'on déniche une petite éponge ?

Je n'avais jamais vu Daniel aussi troublé.

- La police va retrouver Killer. C'est sûr, affirmai-je doucement.

- On a dû passer à côté du Groll, continua-t-il sans faire attention à ce que je disais. Il faut qu'on vérifie chaque recoin.

Et nous nous mîmes à fouiller partout.

Dans la rue. Dans l'herbe. Derrière les haies. Sous les arbres.

Nous allions tout laisser tomber lorsque Carlo réapparut. Il chercha avec nous.

Il était quatre heures. Le soleil pâlisait. Il faisait déjà plus frais...

Désespérée, je me laissai tomber sur le trottoir. Je ne pouvais arrêter de penser au terrible avertissement de l'encyclopédie. Était-ce vrai ? Si on ne retrouvait pas le Groll, ma vie s'arrêterait-elle demain ? Comment était-ce possible ?

- Il est là !

L'exclamation de Daniel venait d'interrompre mes sombres pensées.

- Il est là, répéta-t-il, joyeux. Je le vois. Je vois le Groll !

Daniel s'élança à toute vitesse.

- Allons-y ! Tu es le plus fantastique frère du monde !

J'étais si excitée et heureuse que je pris Carlo dans mes bras en chantant :

- Il m'a sauvé la vie ! Il m'a sauvée !

- Lâche-moi, rugit Carlo en se débattant.

Je me précipitai derrière Daniel. Il se penchait pour ramasser l'objet.

Mais une rafale de vent poussa le Groll hors de sa portée. Daniel trébucha, se jeta dessus. Une bourrasque l'éloigna encore davantage.

- Ça y est, je l'ai ! triompha Daniel en lui sautant dessus.

- Donne-le-moi !

- Oh, non, murmura-t-il, grimaçant de déception. Je suis désolé. Ce n'est pas le Groll.

Je lui arrachai la chose des mains.

- Effectivement, marmonnai-je tristement.

Ce n'était qu'un simple bout de papier roulé en boule. Daniel l'envoya par terre et le piétina.

Mon estomac était douloureux. Je me sentis vraiment malade.

« Le temps file, pensai-je. Et nous n'avons aucune idée de l'endroit où le Groll peut être. »

Les larmes me montèrent aux yeux, et je les fermai rapidement. Je ne voulais pas que Daniel et Carlo voient à quel point j'avais peur.

La panique me serrait la poitrine. Allais-je réellement mourir si nous ne retrouvions pas cette immonde créature diabolique ?

Je me représentais papa et maman pleurant à mon enterrement. Tante Louise effondrée, répétant à qui voudrait l'entendre : « Tout est de ma faute. Je ne l'ai pas crue. »

J'imaginai ce pauvre Daniel allant tout seul en classe.

Pour l'instant, Carlo et lui, déprimés, étaient assis sur le bord de la pelouse.

Soudain, j'eus une idée terrifiante. Le Groll n'était peut-être pas perdu ! Et s'il s'était tout simplement caché pour que je ne le retrouve pas ?

C'était sans aucun doute le tour le plus effroyable de tous ceux qu'il pouvait me jouer... En restant dissimulé pendant vingt-quatre heures, il me portait la pire des malchances.

La mort !

Carlo me sortit de ces tristes méditations en sautant sur ses pieds :

- J'ai... j'ai une idée.

- Quelle idée ? m'étonnai-je.

Il sourit et me prit pas le bras :

- Dépêchons-nous. Je sais où est le Groll !

- Tu te souviens des garçons qui voulaient faire la course avec moi ?

- Oui, et alors ?

- Je parie que l'un d'entre eux l'a piqué ! C'est ça, je me souviens...

Daniel n'attendit même pas la fin de la phrase. Il avait déjà sauté sur sa bicyclette :

- On y va !

Et il fonça comme un fou. J'enfourchai mon vélo et me mis à pédaler derrière lui. Carlo nous suivait en suppliant :

- Attendez-moi !

Nous arrivâmes très vite au terrain de jeux.

- Les voilà, s'exclama Carlo en désignant des joueurs de foot.

- Carlo, murmura Daniel, soudain nerveux. Tu sais qu'ils sont costauds. Ils ont bien quinze ans !

J'en remarquai deux qui se tenaient sur la touche. Ils examinaient un objet.

Quelque chose de... petit, rond et marron.

Le Groll !

Je courus à toute vitesse vers eux. Et je pris ma voix la plus caressante :

-Bonjour... euh... ça va vous paraître idiot, mais vous avez mon éponge favorite. Soyez gentils, rendez-la-moi.

Le plus grand me dévisagea. Il avait des yeux verts. Ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules.

- Ton éponge, ton éponge ? Tu veux rire, c'est la mienne !

Ça n'allait pas être facile. Daniel et Carlo étaient restés prudemment à distance.

- Non , c'est la mienne. Elle est tombée du vélo de mon frère... J'en ai besoin.

- Prouve-le, rétorqua-t-il, la promenant entre ses doigts. Ton nom n'est pas écrit dessus.

Je fronçai les sourcils et le regardai d'un air menaçant :

- Tu ferais mieux de me la donner. Parce que... ce n'est pas vraiment une éponge... C'est le diable ! Elle porte malheur à celui qui la possède.

- Ooooh ! J'ai peur, rigola-t-il. C'est toi qui auras la poisse parce que... je la garde.

Il la passa sous mon nez et appela son copain :

- Eh, Denis, attrape ! Tiens, prends. Il paraît qu'elle porte malheur !

- Donne-la-moi, insistai-je.

Mais il lança le Groll à son copain. Il vola au-dessus de moi.

Ils se le passèrent ainsi en riant. À chaque fois,

c'était trop haut pour que je l'attrape. Ils trouvaient ça très drôle. Moi pas.

Au bout de cinq minutes de ce manège idiot, j'abandonnai la partie. « Parfait, me résignai-je. Qu'ils jouent avec le Groll. Ils se rendront vite compte que leur jeu est truqué ! »

Et je partis en les avertissant :

- Vous le regretterez !

Le grand blond pouffa. Il haussa les épaules et alla jouer avec ses amis.

Il fit exprès de placer la créature dans la poche arrière de son pantalon, où il savait que je ne pourrais pas aller la chercher.

Il se rua sur le ballon. Mais il se prit le pied dans une motte de terre. Il tomba et se cogna la tête sur un gros caillou.

Il resta allongé sur le sol, sans bouger, les yeux révulsés. Il était évanoui !

— Au secours, au secours ! appelèrent ses copains. À l'aide !

Le Groll avait frappé. On pouvait reconnaître son style.

- Tu crois qu'il est blessé ? me chuchota Daniel.

Je ne répondis pas. Je vis le Groll sortir de sa cachette et sauter dans l'herbe. Je me précipitai, mais Denis s'en empara avant que j'aie pu l'atteindre.

- Tiens, à toi, me dit-il.

Et il le lança haut. Très haut.

Je fis un bond désespéré. Seulement, Denis était beaucoup plus grand que moi. Il rattrapa le Groll facilement.

Au bout d'un moment, il finit par me le redonner. Il courut voir comment allait le grand blond.

Celui-ci s'était assis et se massait la tempe.

- Ça va, répétait-il. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Daniel et moi prîmes nos bicyclettes. Je plaçai le Groll dans le panier avant. Carlo courait toujours derrière.

L'éponge vibra si fort que je sentis le guidon se secouer pendant que je roulais.

Elle respirait. Elle passait du rouge au noir en insufflant, et du noir au rouge en expirant. C'était horrible : « Baboum, badaboum... »

Elle trépidait de joie. Comme elle était contente d'avoir assommé le grand blond !

« Hé ! hé ! hé ! »

- Tu me dégoûtes, grondai-je. Je te hais. Je vais te

boucler dans ta cage ! Pour toujours !

Je donnais de furieux coups de pédales pour être à la maison le plus vite possible.

Le vent fouettait mes cheveux. Des mèches me tombaient dans les yeux.

J'entendis Daniel appeler derrière moi. Mais j'allais trop vite et le sifflement du vent m'empêchait d'entendre ce qu'il disait.

Il cria encore plus fort...

À cet instant retentit un formidable coup de klaxon. Des pneus crissèrent.

Je me retournai à temps. Un énorme camion noir et blanc dérapait en travers de la route. Il allait m'écraser comme une mouche !

Je bloquai mes freins.

Le véhicule glissait sur le goudron. L'avertisseur hurlait...

Je fis un écart... et tombai. Je me cognai brutalement les genoux et les coudes. Le vélo rebondit sur le talus et j'atterris dans l'herbe du bas-côté.

Le camion stoppa enfin dans une embardée brutale, à dix centimètres de ma jambe.

Je me remis sur pied en tremblant et restai immobile. J'étais bien trop terrifiée pour faire le moindre mouvement.

Le chauffeur ouvrit la porte de sa cabine. Il était furieux :

- Qu'est-ce que tu fabriques au milieu de la route ? J'aurais pu te tuer ! Tes parents savent que tu fais des bêtises pareilles ?

« Formidable, me dis-je amèrement. Il a failli me transformer en crêpe... et en plus il me crie dessus !

Ça y est ! La déveine continue, elle me poursuivra encore et encore... »

- Désolée, bredouillai-je.

Que pouvais-je dire d'autre ? J'attendis qu'il recule et parte.

Je rassurai les garçons. Tout allait bien.

Ensuite, je filai par la rue de l'Église. Deux cents mètres et je serais chez moi...

Blam ! Ma roue avant heurta un morceau de verre. Je m'écroulai sur le côté. La bicyclette s'envola et retomba sur moi !

Je restai un long moment allongée. J'en avais assez. Depuis quelque temps, j'allais trop facilement au tapis, comme un boxeur fatigué...

Ma chambre à air était déchiquetée ! La malchance, toujours elle. L'éternelle malchance !

« Hé ! hé ! hé ! » Le Groll ricanait dans son panier. Ça me rendit folle de rage. Je donnai un coup de pied dans la selle et me fis mal aux orteils.

Encore la déveine !

Je pris le maudit Groll et le jetai brutalement. Je remontai sur mon engin crevé. Et je lui roulai dessus, consciencieusement. En avant, en arrière. En avant, en arrière. Je n'avais qu'une envie : enfoncer ce monstre dans le goudron.

- Arrête, intervint Daniel. Tu ne dois pas essayer de le tuer. Tu ferais exactement ce qu'il veut.

Je regardai mon petit frère sans le voir. J'avais du mal à reprendre mon souffle.

- Tu vois bien qu'il est de plus en plus excité, conti-

nua Daniel. Tu ne lui fais pas mal. Tu lui fais plaisir ! En effet, en baissant les yeux je vis qu'il palpitait encore plus vite. Ses vilains petits yeux brillaient d'un éclat maléfique. Son corps rouge luisait dans le soleil. Son rire cruel crissait comme des ongles que l'on traîne sur un tableau noir. C'était odieux ! Alors, je relevai mon vélo. Arrivée à la maison, je le laissai tomber sur la pelouse. Je pris le Groll et le tint serré.

Daniel me suivait de près :

- Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

- Tu vas voir !

Je courus à la cuisine. Mon cœur battait à tout rompre. Le sang martelait mes tempes.

J'enfonçai le Groll dans la descente de l'évier. Avec une spatule en bois, je le poussai dans le siphon, le plus profondément que je pus. Puis j'ouvris en grand le robinet d'eau chaude.

Daniel m'observait en silence.

Et alors, le broyeur du siphon se mit en marche. Il laissa échapper une sorte de plainte. Il ronronna quand les dents commencèrent à broyer...

- Voilà, ça y est ! triomphai-je.

Quelques secondes après, le Groll était réduit en miettes.

- On en a fini avec lui, soupirai-je.

On pouvait entendre le tuyau se vider doucement. Évacuée, la créature ! Partie dans l'égout !

Carlo entra en courant. Il était hors d'haleine :

- Que se passe-t-il ? Où est le Groll ?

Dans un grand sourire je lui annonçai la nouvelle :

- C'est terminé. Il a disparu à jamais !

À ce moment, Daniel sursauta. Il ouvrit tout grand la bouche. Sa voix était si faible qu'on l'entendait à peine :

- Non, il n'est pas parti...



Je compris tout de suite ce qui avait terrorisé Daniel. Le liquide revenait lentement. Il semblait poussé par une force irrésistible. Puis il alla plus vite, remontant par le siphon.

- Je... n'arrive pas... à y croire, bafouilla Daniel. Le Groll sauta hors du trou comme un bouchon de Champagne.

Il était là de nouveau, en un seul morceau, rouge vif. Un rouge de fureur. Il frappait de grands coups. J'étais hors de moi :

- C'est impossible ! Tu ne peux pas être revenu. Ce n'est pas vrai.

Je l'attrapai et le serrai aussi fort que je pus. L'eau s'écoula comme quand on presse une... éponge. Et plus je pressais, plus il devenait chaud ! De plus en plus chaud...

- Aïe !

Je le lâchai, tellement il était brûlant. Le Groll trépigna de joie. Il me scrutait avec ses yeux

maléfiques. Et, pour finir, il nous réserva son ricanement. «Hé, hé, hé.»

- Écoutez, les garçons, il doit y avoir un moyen de s'en débarrasser. Réfléchissons.

Daniel fronça les sourcils. Puis il annonça tranquillement :

- Je reviens tout de suite !

Et il s'élança hors de la cuisine.

Maintenant, je restais seule avec Carlo. Je m'avançai vers l'horrible Groll :

- Tu ne peux pas savoir comme je te hais. Tu vas payer !

Mais ma colère ne fit que le rendre plus agité.

Une minute plus tard, Daniel revint et posa sur la table l'*Encyclopédie du mystère*.

- Ça devrait nous aider. Je l'ai empruntée à la bibliothèque de l'école.

Il chercha dans le sommaire le mot « Groll ».

- Enfin, Daniel, on a déjà tout lu sur les Grolls, fis-je remarquer, excédée. Qu'est-ce qu'on pourrait apprendre de plus ?

- On a peut-être manqué quelque chose d'important sans s'en apercevoir, suggéra Daniel en tournant les pages. Voyons voir ce qu'ils racontent. Ah, voilà !

« *Le Groll ne peut pas être tué... Ni par la force, ni par aucun autre moyen violent.* »

- C'est tout ? bredouillai-je.

- Oui, confirma Daniel, refermant le livre tristement. Cat, rien ne peut le tuer. Ni la force. Ni la violence. Rien !

- Ni par la force, répétais-je, réfléchissant très fort. Ni par la violence...

Je contemplais le Groll. Il palpitait gaiement.

-Hummm... Ça y est ! m'exclamais-je.

- Cat ? s'inquiéta Daniel. Tu deviens folle ? Pourquoi tu souris ?

- Parce que le Groll peut être tué, annonçais-je. Et je viens de comprendre comment !

- Oh ! cria Carlo.

- Qu'est-ce que tu vas faire ? se désola Daniel. Il resuscitera toujours !

- C'est ce qu'on va voir, répondis-je, mystérieuse. Je voulais perfectionner mon plan avant de le leur expliquer.

En fait, il se révélait formidablement simple.

Je haïssais le Groll toujours autant. Cependant je le pris délicatement. Il continuait à vibrer d'excitation. Je commençai à caresser sa peau ridée. Ensuite je lui chantai doucement :

- Dors bien, mon bébé. Dors bien, mon Groll chéri. Passe une bonne nuit. Là, là...

- Cat, tu m'inquiètes, grogna Daniel. Arrête, tu veux. Va t'allonger...

Sans rien écouter, je continuai à chanter de ma voix la plus câline.

- À quoi est-ce qu'elle joue ? demanda Daniel à Carlo. Tu y comprends quelque chose ?

Carlo fit non de la tête. De mon côté, je ne prêtais aucune attention à eux. J'étais bien trop occupée. Et je devais me concentrer.

Je me forçais à bercer le Groll avec amour, tendrement. Je le berçais dans mes bras... comme je l'aurais fait pour un chiot.

Je lui soufflai :

— Petit Groll, mon petit Groll. Tu es si gentil, si merveilleux. Je t'aime, mon Groll.

-Arrête, supplia Daniel. Tu me rends malade. Tu deviens vraiment folle !

- Comment peux-tu caresser cette horrible chose ? s'indigna Carlo. C'est infect.

- Mon Groll adorable..., murmurai-je.

« Si ça ne marche pas, alors, il n'y aura plus rien à faire » me dis-je.

-J'appelle les parents, menaça Daniel en se dirigeant vers la porte de la cuisine.

-Chut, ordonnai-je en mettant un doigt sur mes lèvres.

Et je leur montrai le Groll que je continuais à cajoler :

- Regardez, les gars !

Les vibrations ralentissaient. Incroyable ! Sa couleur s'estompa. De rouge il passa au rose. Ensuite, au marron sale.

- Oh ! s'ébahit Daniel.

- Ne le quittez pas des yeux, conseillai-je en poursuivant ma berceuse.

Le Groll poussa une sorte de soupir et il rétrécit. Il devint tout sec. Ses yeux se fermèrent et se recouvrirent d'épaisses paupières.

-Il... il est de plus en plus faible, Cat, murmura Daniel, tout excité.

- Regarde, mais regarde ! insistai-je.

Et je me remis à parler :

- Quel gentil petit Groll. Je t'aime beaucoup, mon bébé...

Et je continuai à le dorloter.

Sa respiration ralentit... ralentit... et s'arrêta.

Le Groll reposait dans ma paume, sans vie. Plus un son. Plus une vibration... Plus rien.

— Maintenant, le bouquet final, annonçai-je fièrement.

J'approchai l'éponge toute fanée de ma figure... et l'embrassai affectueusement.

Daniel et Carlo grimacèrent de dégoût. Mais moi, je savais ce que je faisais.

- Aaaaaah...

L'éponge poussa une plainte sourde... et rétrécit jusqu'à devenir une toute petite boule.

Je pris une grande respiration et soufflai.

La boule s'évapora. De minuscules bulles brunes s'envolèrent, flottèrent un peu dans l'air, puis se dissipèrent.

- C'est... c'est fini, constatai-je.

- Mais co... comment tu as fait ? bégaya Daniel.

- C'est toi qui m'as donné l'idée !

- Moi ?

- Quand tu as lu dans l'encyclopédie que le Groll ne pouvait être tué ni par la force ni par la violence. J'ai réfléchi. Et finalement, j'ai compris.

- Tu as compris quoi ?

- La violence ne lui faisait rien, expliquai-je. Mais le contraire ? Peut-être que personne n'avait jamais été gentil avec lui ?

Les deux garçons me regardèrent, éberlués.

- Et c'est alors que ça a fait « tilt » ! Le diable pouvait être vaincu par la tendresse. Et ça a marché ! Il ne pouvait pas supporter d'être aimé.

- Excellent, fanfaronna Daniel. Je suis content d'avoir eu cette idée.

- C'est formidable d'avoir un génie dans la famille, répliquai-je, sarcastique.

Alors, je sortis de ma poche les cent francs que maman m'avait donnés pour mon anniversaire :

- Et si on s'offrait une tournée de glaces pour fêter ça ! C'est juste à côté !

- Ouais ! approuvèrent-ils avec enthousiasme.

- La chance va tourner. Je parie qu'on sera la famille la plus heureuse du quartier !

Et, brusquement... se fit entendre le bruit terrifiant d'une... respiration. Je me retournai. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je fixai la porte avec horreur :

- Qu'est-ce que c'est ? Vous avez entendu ?

Oui. Nous avons tous entendu.

Ma gorge devint sèche. Une sueur glacée ruissela dans mon dos.

Le souffle se fit haletant... Plus proche !

- O h non ! Je ne l'ai pas tué, chuchotai-je. Il est revenu. Il est là !

Daniel agrippa ma main. La terreur se peignait sur son visage. Carlo recula. Nous nous serrâmes ensemble, trop effrayés pour faire le moindre mouvement.

- On n'a pas le choix, dis-je d'une voix étouffée. S'il est revenu, il faut le laisser entrer.

J'étais si choquée que mes jambes ne me portaient plus. On aurait dit du plomb.

J'aspirai profondément. Tremblant de partout, j'atteignis la porte et j'ouvris en grand.

- Oh ! laissai-je échapper.

Killer me dévisageait avec ses grands yeux. Soufflant bruyamment, il remuait la queue comme on agite un fouet.

- Killer ! C'est toi, mon bon toutou... Tu es là !

Je bondis de joie. Je voulus le saisir, mais il courut directement dans la cuisine.

Daniel aussi sautait de bonheur en poussant des cris. Il parvint à le prendre dans ses bras et Killer lui lécha consciencieusement la figure.

- C'est fini, la déveine ! déclarai-je.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre.

Génial ! L'herbe avait repoussé. Les fleurs se dressaient sur leurs tiges et formaient un parterre éclatant. Toute la malédiction du Groll semblait s'être évanouie...

J'attrapai Killer et le serrai dans mes bras :

— Killer, Killer, chantonnai-je. On a expédié le Groll...

-Allons-y, c'est l'heure des glaces ! lança Daniel.

Je remis Killer sur ses pattes et lui appliquai un énorme baiser sur le crâne :

- Ne t'inquiète pas, on revient tout de suite.

Daniel fila comme une flèche :

- Le premier qui arrive là-bas a droit à une triple portion.

Je fonçai à toute allure, avec Carlo sur mes talons. Je serrai les dents et dépassai Daniel. Mais, en arrivant, il me poussa sur le côté et toucha la porte le premier.

- Prems ! J'ai gagné !

Nous entrâmes en trombe dans la pâtisserie. Une serveuse nous fit asseoir, tendit la carte et essuya la table avec... une éponge !

- Berk ! grimaça Daniel, dégoûté. Pas d'éponge devant nous !

La serveuse, bien sûr, ne comprit pas pourquoi nous étions si gais. En fait, c'était la première fois depuis une semaine que cela nous arrivait.

- Ne faites pas attention à lui. Il fait un blocage sur les éponges ! plaisantai-je.

Daniel me donna un coup de pied sous la table. Je le pinçai pour me venger.

Que c'était bon de s'amuser comme avant !

La serveuse roula des grands yeux tout en prenant la commande.

Nous avalâmes nos sorbets de bon appétit. Nous étions heureux, et nous avions faim.

Le Groll avait disparu, pour toujours !

Nous avons tellement mangé que nous rentrâmes à la maison tout lentement.

- Killer, Killer, où es-tu ? appelai-je en entrant dans la cuisine. Tu n'es pas content de nous revoir ?

Il ne se retourna même pas. Il se tenait devant le placard de l'évier. Il grondait et essayait de l'ouvrir avec son museau.

- C'est vrai, remarquai-je. Nous, on a eu nos glaces. Maintenant, c'est ton tour.

Je remplis sa gamelle d'une succulente pâtée. J'ajoutai même des morceaux de la dinde d'hier soir.

- Viens ici, Killer. C'est l'heure.

Il ne bougea pas et continua de grogner, le nez collé contre le meuble.

Qu'est-ce qu'il lui arrivait ? Normalement, il se précipitait toujours sur sa nourriture !

- À quoi joues-tu ? Qu'est-ce que tu fabriques là ? intervint Daniel.

Je lui caressai le dos en me penchant.

- Il n'y a plus rien là-dessous. Le Groll est parti. Mais il continuait à protester.

- Bon, on va voir, risquai-je en ouvrant la porte.
Regarde toi-même.

Il introduisit sa tête dans le placard. Je l'attrapai par la peau du cou et le ressortis. Il tenait quelque chose dans sa gueule.

- Qu'est-ce que c'est encore ? s'impatienta Daniel.
Killer laissa tomber sa trouvaille sur le plancher et me regarda.

Je ramassai l'objet. Il était rond, dur et bosselé.

- C'est quoi ? insista Daniel.

Je poussai un soupir de soulagement :

- Pas de problème. Ce n'est qu'une pomme de terre.
Et je la tendis à Daniel.

Alors je sentis quelque chose de pointu me mordre le doigt.

- O h !

Je sursautai. Je fis rouler la découverte de Killer dans ma main. Elle était toute chaude et semblait respirer.

- Daniel, Daniel, ça ne me plaît pas du tout !

Ce légume avait une grande bouche... remplie de dents ! Le Lanx...

FIN

Chair de poule®

**TERREUR
SOUS L'ÉVIER**

DES VACANCES MAUDITES...

Cat et son frère Daniel viennent juste
d'emménager dans une grande maison
qui leur plaît beaucoup.

Mais leur nouvelle vie tourne vite
au cauchemar.

Il y a quelque chose de terrifiant,
de laid et dégoûtant sous l'évier.

Quelque chose
qui va empoisonner leur existence...

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7